

LA DOUBLE GAGEURE



J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAT

POLICE et MYSTÈRE

Le Volume Complet **1^{er} 20**

LA BOUTE
GAUCHE

La double gageure

Roman policier inédit

par CLAUDE ASCAIN

CHAPITRE PREMIER

UNE COMBINAISON ASTUCIEUSE

L'homme traversa rapidement la grande pièce froide au sol carrelé. Un employé au visage bouton-neux était juché sur un haut tabouret, près d'une fenêtre par laquelle pénétrait le jour gris et sale. Le visiteur poussa une porte capitonnée et se trouva dans un bureau qui paraissait relativement confortable.

Il n'était que trois heures de l'après-midi, mais le crépuscule d'hiver commençait à étendre son manteau et une lampe portative, munie d'un abat-jour vert, éclairait la pièce, aux rideaux tirés.

Un petit homme chauve compulsait un registre qu'il referma vivement à l'entrée du jeune homme.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. et M. n° 259.

Il grimaça un sourire et releva ses lunettes d'or sur son front. Puis il se renversa en arrière et d'un geste familier tirailla une courte barbiche poivre et sel.

— Ah!... Bonjour, monsieur Jacques... Vous avez reçu mon petit mot?

— Est-ce que vous croyez que c'est pour le seul plaisir de votre conversation que je me risque dans ce quartier?

Le nouveau venu attira une chaise et s'installa sans attendre l'invite. Son vis-à-vis, un rictus indéfinissable sur sa bouche lippue, ne parut pas se formaliser du geste. Il continuait à dévisager l'autre, celui qu'il avait appelé M. Jacques. Sans mot dire, il se leva et trottina jusqu'à la porte qu'il entr'ouvrit :

— Pinsott! — articula-t-il d'une voix sèche — apportez-moi le dossier Jacques Dufresne...

L'employé farfouilla dans un casier poussiéreux et vint déposer une chemise de papier cartonné devant son patron.

— Inutile, Yabok — grommela M. Dufresne — je sais ce que vous avez l'intention de me dire!

Mais le vieillard n'en ouvrit pas moins le dossier dans lequel, entre autres paperasses, il chercha une liste. Les lunettes assujetties sur son nez fortement busqué, il parcourut le papier des yeux, en hochant la tête, le front plissé.

Jacques Dufresne se mordilla les lèvres. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ. Très élégant, trop élégant, même. Son visage eût été séduisant sans l'expression cynique du regard et de la bouche. Quand on l'examinait, on découvrait sous les yeux des signes de flétrissure précoce, due, sans doute, aux dissipations et aux longues nuits de veille dans les boîtes où l'on s'amuse. Deux plis commençaient à s'accuser de chaque côté des ailes du nez. Par ailleurs, les mains étaient extrêmement blanches et les ongles miroitaient grâce au polissoir quotidien de la manucure. Une énorme chevalière d'or massif alourdissait le petit doigt de la main gauche.

Samuel Yabok, le « père Yabok » comme l'appelaient ceux qui avaient affaire à lui, se racla légèrement la gorge et répondit :

— Oui, monsieur Jacques, c'est évident. Et je regrette de me trouver dans l'obligation de me montrer désagréable, mais vraiment, ce n'est pas ma faute...

Il agita la feuille et poursuivit :

— Savez-vous quel est le total, à ce jour, des sommes que je vous ai avancées?... Il prit un temps et précisa : Cent cinquante-huit mille francs, mon cher monsieur !

Dufresne sursauta et fit un geste de protestation violente :

— Jamais de la vie ! Cent quarante mille, tout au plus !

Le sourire de Yabok s'accrut en même temps que sa voix devenait à la fois, mielleuse et menaçante :

— Excusez-moi, mais le compte est exact. Vous oubliez les intérêts... C'est que je cours de gros risques, moi. Et je ne suis pas bien riche ! Alors, vous comprenez, je...

— C'est compris — interrompit Jacques Dufresne en haussant les épaules. Mais vous avez ma signature. Cela ne vous suffit pas ?

— Oh, j'ai confiance... J'ai confiance — répéta Yabok par deux fois sur un ton qui signifiait exactement le contraire. Mais, heu... les temps deviennent difficiles... Si vous pouviez, par exemple, obtenir de votre oncle...

— Mais non, vous savez aussi bien que moi que mon oncle ne m'octroiera pas un centime, surtout maintenant !

— Dommage — soupira Yabok — parce que je suis — avec beaucoup de peine, croyez-moi — obligé de faire rentrer mes fonds.

Dufresne eut un froncement de sourcils.

— Qu'avez-vous à craindre ? Puisque j'hériterai de ce vieux grigou de millionnaire...

— Justement, justement, murmura l'usurier, c'est

là que nous ne sommes plus d'accord. Vous oubliez que depuis l'arrivée de votre cousine Sylviane Leroy chez votre oncle, qui est le frère de feu son père, vos chances ont bien diminué...

Les yeux du jeune homme s'agrandirent d'étonnement.

— Comment pouvez-vous savoir que Sylviane... commença-t-il.

— Je sais, répliqua Yabok, et cela suffit. C'est une charmante jeune fille, d'après ce que l'on m'a dit, et je ne doute pas qu'elle fasse la conquête du vieux célibataire. Voyez-vous, monsieur Jacques, rien de tel que d'avoir un gentil petit oiseau pépant dans un intérieur de vieil homme seul pour se sentir le cœur débordant de gratitude, au point... de lui laisser sa fortune, plus tard... Alors, que deviendra la créance du père Yabok?

Dufresne grinça des dents.

— En fin de compte, pour quelle raison m'avez-vous fait venir? Pour me réclamer de l'argent que je suis incapable de vous rendre à l'heure actuelle? Je vous préviens que cela ne vous avancera guère de porter plainte, car mon oncle qui n'est déjà pas très disposé vis-à-vis de moi, me coupera définitivement les vivres.

— Hé, ne vous emballez pas! Le père Yabok n'est pas si méchant que vous le croyez. Je vous ai demandé de passer me voir — un rictus canaille souligna la fin de la phrase — pour nous entendre, tous les deux, dans notre intérêt commun.

— Quelle infecte combinaison allez-vous me proposer?

— Vous avez des tournures malheureuses de langage assura le vieil homme, sans se démonter. Il faut que vous me soyez vraiment sympathique pour que je ne me décourage pas!

Le père Yabok prit un air faussement paternel et poursuivit :

— Voyons... La solution la plus simple serait de vous faire aimer de cette petite et de l'épouser. Mais outre que vous avez une maîtresse tyrannique et

fort jalouse, je ne pense pas que ce moyen vous plaise...

— Non, grommela Jacques, j'ai horreur des petites oies blanches sorties de pension, comme cette Sylviane.

— D'accord. Tous les goûts sont dans la nature. Je ne me pardonnerais pas de contrecarrer les vôtres, mon cher monsieur Jacques. Alors, voici. Ne nous payons pas de mots, et parlons sérieusement.

La voix de Samuel Yabok devenait incisive.

— Tout laisse prévoir que vous n'aurez pas grand'chose de l'héritage. Ne protestez pas, vous le savez aussi bien que moi.

— Je ne proteste pas, articula sourdement Jacques, je n'ignore pas que je suis déjà écarté.

— Ah! triompha l'usurier, dont les yeux lancèrent une lueur, il y a un testament de rédigé?

— Oui. Ce vieux fou m'a mis en demeure, il y a quelques jours, de prendre un emploi... Comme si j'étais capable de travailler en mercenaire dans un bureau... Moï! Pouah!...

— Et alors?

— Alors, nous avons eu une altercation assez vive et... voilà. Je sais qu'il a tout légué à Sylviane.

Dufresne accompagna ces derniers mots d'un geste brutal. Le père Yabok caressait inlassablement sa barbe.

— Le testament est chez un notaire?

— Non. Dans son coffre-fort. Mais inutile de...

— Attendez. Tout ceci est magnifique. Je n'osais en espérer tant. Cela va marcher comme sur des roulettes.

Jacques ne comprenait pas. Prudemment, le père Yabok s'avança pas à pas, sur le terrain dangereux où il voulait entraîner son débiteur. Il dit à mi-voix:

— Supposons que ce testament disparaisse et soit remplacé par un autre en votre faveur... Hein... Mais non, ce n'est pas impossible. On a réussi des choses beaucoup plus difficiles...

Jacques leva vivement la tête.

— Je viens de vous dire qu'il était inutile de son-

ger à s'en emparer. Mon oncle est extrêmement méfiant, il y a tout un système de sonneries... Non, j'y avais déjà songé, mais je me ferais prendre... Et puis, comment imiter son écriture ou tout au moins sa signature? C'est cela que vous appelez parler sérieusement?

Le père Yabok le regarda fixement. On eût dit un hibou.

— Et si je vous disais que je connais, moi, quelqu'un capable d'exécuter la besogne d'une façon irréprochable, depuis A jusqu'à Z? Qu'en pensez-vous?

Jacques Dufresne s'humecta les lèvres. Il s'exclama :

— Vous en êtes sûr? Qui est-ce?

— Ne m'en demandez pas trop. La première des conditions pour réussir ce genre d'affaires est la discrétion.

— Ce serait... ce serait épatant! articula Jacques.

— Alors, nous sommes d'accord, n'est-ce pas? Tout ce que je vous demanderai est un plan très détaillé de la maison ainsi qu'un résumé des habitudes de votre oncle, de votre cousine et de la domesticité... Et un échantillon de l'écriture désirée. Apportez-moi cela le plus tôt possible...

— La domesticité se réduit à peu de choses, dit Jacques. Mon oncle n'aime pas le faste. Un vieux jardinier et une cuisinière qui fait en même temps le ménage.

— Bon, conclut Yabok en se frottant les mains.

Au moment où Jacques se levait, l'usurier fit un geste de la main.

— Bien entendu, nous arrondirons votre petit compte à... hum... deux cent mille?

Le jeune homme eut un regard médusé.

— Bien sûr, expliqua le père Yabok, mon... mon collaborateur ne travaille pas gratuitement... Mais c'est une bagatelle pour vous, mon cher ami... Qu'est-ce que cette misérable petite somme à côté de ce que vous allez vous assurer personnellement! A pro-

pos, la santé de votre oncle est-elle toujours aussi florissante?

— Oui, malheureusement, prononça Jacques avec un ricanement odieux.

— Bah! bah! chantonna le père Yabok, une fois le *bon* testament en lieu sûr, c'est-à-dire dans le coffre, il peut arriver au cher homme un petit accident... N'est-ce pas?

Malgré lui, Jacques frissonna. Le père Yabok lui tapota l'épaule:

— Il faut éviter qu'il lui prenne la fantaisie de se relire...

— Entendu, balbutia machinalement le jeune homme.

— Naturellement, ajouta l'affreux gredin aux inoffensifs dehors, il faudrait compter un autre supplément... Nous en reparlerons.

Il rentra seul dans son bureau, comme une araignée qui se tapit dans le fond de sa toile et composa un numéro au téléphone.

CHAPITRE II

JACK DESLY EST PRESENTI

Jack Desly enfila un confortable pardessus et se disposa à sortir. Son fidèle domestique jaune, l'Annamite Nan-Dhuoc, le regarda attentivement:

— Amener voiture, Maître?

— Non, mon garçon... Laisse l'auto au garage... Je prendrai un taxi. Je vais chez le père Yabok qui me demande.

L'élégant cambrioleur mondain possédait des relations qu'il est indispensable de qualifier de « très diverses ». Parmi celles-ci, le père Yabok. Ce person-

nage occulte qui habitait au fond d'une rue tranquille de la Cité, exerçait, aux yeux de tous, la profession de chargé de contentieux. Il encaissait des créances généralement jugées insolvables, il débrouillait des cas parfois épineux dans le maquis de la procédure, il possédait une réputation d'habileté finassière qui lui assurait un certain courant de clientèle parmi les commerçants.

Mais cela, c'était la surface. En réalité, c'était un usurier comme nous venons de le voir. Il se doublait d'un recéleur et Jack Desly avait maintes fois eu affaire à lui pour écouler certains reliquats de butin par trop difficiles à placer lui-même sans risquer la suspicion.

Le père Yabok avait beaucoup de considération pour Desly. Le seul tort qu'il lui reprochait était ce continuel besoin de générosité et de chevalerie qui hantait Jack. Il le lui avait souvent dit, mais le maître de Nan-Dhuoc lui riait au nez.

— Quand j'aurai votre âge, disait Jack, je serai probablement aussi desséché que vous. Pour le moment, mon vieux Yabok, vous seriez bien gentil de m'épargner vos discours.

C'est que Jack Desly n'était pas un cambrioleur ordinaire. D'abord, fort joli garçon, d'une taille moyenne, mais admirablement bâti, comme un athlète « poids plume » — selon l'argot sportif — il aurait pu choisir une carrière moins mouvementée, par exemple celle de danseur mondain.

Mais outre que les bénéfices en eussent été moins intéressants, il adorait l'aventure et le risque. Aussi adroit dans sa spécialité que le père Yabok dans la sienne, il faisait le désespoir de l'inspecteur Arthème Ladon, son ennemi acharné, qui ne pouvait réussir à obtenir contre lui, l'ombre d'un fait délictueux.

Selon un principe absolu, Jack ne recevait jamais de visites suspectes dans son élégant intérieur du quartier du Parc Monceau où il vivait comme un jeune oisif fortuné.

L'appel du père Yabok avait été bref et peu compromettant, comme il se doit. Et pour ne pas donner

prise au moindre soupçon quant à ses allées et venues, Jack s'était gardé d'utiliser sa petite conduite intérieure. Il ne voulait pas qu'on la vit stationnant à la porte. Inutile qu'on sût qu'il avait des relations avec le vieux bonhomme, même si ce dernier était aussi insoupçonnable que lui. Il fut accueilli avec rondeur.

Le père Yabok, qui ajoutait à ses talents celui de faussaire, expliqua tout de suite l'affaire à sa façon. Il ne souffla mot du véritable motif pour lequel le changement de testament devait être effectué.

— Voici ce qui se passe, dit-il. Un de mes clients a été déshérité par son oncle, une espèce de maniaque. La fortune — qui est très importante — est tout entière destinée à des œuvres scientifiques. En conséquence, j'ai songé à vous pour...

Et l'usurier-recéleur développa le détail de l'opération proposée.

— Un jeu pour vous, dit-il en terminant. Vous n'aurez qu'à entrer, ouvrir le coffre et faire l'échange des enveloppes. On fournit le plan des lieux et on s'arrangera pour que tout soit facilité. On emmènera le bonhomme au théâtre, par exemple... Bref, la chose sera mise au point en temps voulu.

— Combien? demanda brièvement Jack.

Le père Yabok fit un calcul rapide.

— Vingt mille... laissa-t-il tomber..

Le jeune homme fit une grimace significative.

— Pas intéressant!

Le père Yabok s'agita. Donner davantage? C'était bien dur. Il escomptait garder quelque chose pour lui. Mais d'un autre côté, si Jack refusait, il perdait tout, y compris sa créance avec les fameux intérêts, car il ne se faisait aucune illusion sur la solvabilité présente ou future de cette passoire de Dufresne.

— Mais il n'y a aucun risque! glapit-il. C'est une jolie somme à cueillir pour une heure, que dis-je! une demi-heure, grand maximum de travail tout fait!

Le visage de Desly ne changeait pas d'expression. Avec un soupir effroyable, le père Yabok balbutia :

— J'irai jusqu'à trente mille...

— Non. Cinquante mille ou inutile d'en parler...

— Ah! Vous m'arrachez les entrailles! Songez à tout ce que vous pouvez trouver dans le coffre, en plus de l'enveloppe et...

Jack haussa les épaules.

— Vous réfléchissez à ce que vous dites? Si je cambriole réellement l'oncle à héritage, on s'en apercevra. Et par la même occasion, je serai repéré par ce poison d'Arthème Ladon!

L'hypothèse était exacte et le père Yabok resta bouche bée. En effet, il n'avait pas songé à cela. Et maintenant, il se demandait quelle garantie il possédait que Jack Desly n'agirait pas comme il venait de le suggérer, lui-même. La question de l'inspecteur de police, il le savait, n'était qu'un prétexte. Ce ne serait pas la première fois que le long et maigre Ladon s'étranglerait de fureur en grondant que « ça sentait Desly à plein nez » tout en écorchant l'extrémité de son appendice considérable.

— Cinquante mille, exhala-t-il dans un nouveau soupir, mais j'ai votre parole que vous laissez tout intact.

— Vous l'avez, dit simplement Jack, qui savait que l'homme accepterait sa promesse sous une telle condition.

Evidemment, c'était une bagatelle pour notre héros, habitué à jongler avec des sommes infiniment plus considérables, mais il réfléchissait, durant le retour chez lui, que le père Yabok n'avait pas tort en disant que ce n'était véritablement que l'affaire de se baisser pour ramasser ces cinquante billets de mille francs.

Et puis, actuellement, Jack n'avait rien en vue. Il y avait plusieurs mois qu'il ne « travaillait » pas et ses fonds commençaient à se faire plus rares. Il avait l'intention de se rendre sur la Riviera pour essayer de trouver une victime parmi les riches hivernants. Cette somme arrivait à point.

Comme l'avait fait adroitement remarquer le père Yabok, les risques, ici, étaient réduits au minimum.

Jack avait en quelque sorte un allié dans la place qui lui « mâcherait » la besogne.

Tout ce qu'on lui demandait était de pénétrer dans la maison, et de trouver le mot de la combinaison du coffre-fort. Dufresne avait, depuis longtemps, fait exécuter des fausses clefs et s'il n'y avait pas eu cette question du maudit mot, il aurait certainement accompli la besogne lui-même, n'ayant besoin que d'un faussaire pour le testament en sa faveur.

Jack Desly rentra dans son appartement. Il informa Nan-Dhuoc qui joignait à son rôle de serviteur celui de confident et d'aide quand le cas se présentait :

— Une babiote... Cinquante mille francs. C'est toujours bon à prendre. Cela me permettra de préparer quelque chose de plus intéressant pour cet hiver.

Jacques Dufresne ignorait totalement la personnalité de celui à qui s'était adressé le père Yabok. Ceci était chose convenue entre le bonhomme et Desly. Par contre, le maître cambrioleur savait déjà où se trouvait la propriété de l'oncle Achille Leroy, connaissait le nombre de domestiques, et avait été averti qu'une jeune fille prénommée Sylviane habitait là, également. C'était à deux pas de la capitale, sur les coteaux de Saint-Cloud.

Un délai de quelques jours était nécessaire pour confectionner le faux testament. Samuel Yabok, qui avait réfléchi, avait commencé par se gratter la barbe car, pour que l'affaire réussît, il fallait de toute évidence que tout concordât à s'y méprendre.

Ne faudrait-il pas, pour bien faire, que son collaborateur commençât par dérober la première enveloppe afin que l'imitation fût garantie? Mais Dufresne avoua, alors, qu'il pouvait donner tous détails, car l'oncle lui avait montré le document enfermé sous cinq cachets, avant de l'enfermer en lieu sûr, en lui disant :

— Je ne ferai pas d'autre testament avant que tu m'aies prouvé que tu es capable de gagner ta vie.

Autre chose. N'y avait-il pas à craindre qu'Achille Leroy ne s'avisât brusquement de confier son testa-

ment à un notaire? Ici encore, le neveu s'expliqua. Le millionnaire avait une confiance absolue dans l'inviolabilité de son coffre. Et, du reste, pouvait-il se douter que le cousin de Sylviane était capable de nourrir de si noirs desseins? En vérité, il le traitait avec une affection bourrue et était persuadé que la semonce de l'autre jour lui serait salutaire. Peut-être escomptait-il pour un jour ou l'autre, le mariage entre Jacques et Sylviane?

En attendant le coup de téléphone qui l'aviserait qu'il pouvait passer prendre l'enveloppe chez Yabok et se préparer pour le soir même, Jack Desly continuait son existence impeccable.

Ce fut au cours d'une de ces journées que se plaça un incident, insignifiant à vrai dire, mais qui devait avoir une curieuse répercussion pour plus tard.

Il était environ six heures du soir. Le pavé de bois des Grands Boulevards était gras et humide. Une petite pluie fine n'avait cessé de tomber durant la journée. Il fallait circuler prudemment pour éviter le dérapage.

Jack descendait l'avenue des Champs-Élysées et s'était arrêté avec l'obéissance habituelle des bons conducteurs, aux signaux de la circulation, place de la Concorde. Quelques instants, puis le sifflet de l'agent de police lui fit savoir que la voie était libre. Il s'élança en même temps que le flot de voitures qui le suivaient. Une petite conduite intérieure, de la même force que la sienne, mais plus pressée, le doubla et lui coupa la route.

Il sourit. La silhouette d'une jeune femme au volant lui suscitait une grande indulgence. Il freina, il freina même sec, car l'autre venait d'exécuter un tête à queue sur l'asphalte et s'en était allée échouer près de l'obélisque.

— Elle a eu de la chance de ne pas capoter! songea-t-il, et il appuya sur son démarreur.

Mais l'imprudente était aux prises maintenant avec l'agent de police qui faisait de grands gestes furieux, levant les bras, désignant la direction à prendre, hochant la tête avec abondance. Jack, de loin, vit

que les phares étaient éteints. Il comprit en un clin d'œil et sourit derechef :

— Panne de lumière! articula-t-il entre haut et bas.

Il rangea sa voiture et traversa la place à grandes enjambées. La conductrice était rouge comme une pivoine. L'agent parlait de verbaliser. Elle répétait sans cesse :

— Mais vous ne voyez pas qu'il m'est impossible de repartir!

— M'est égal! grommelait le représentant de l'autorité. N'avez qu'à savoir mieux vous servir de votre auto. Il est interdit de stationner ici...

La voix de Jack, alerte et bien timbrée, se fit entendre. Il s'adressait à l'agent de police :

— Mademoiselle est en panne, articula-t-il.

L'homme en uniforme se retourna, plus grognon que jamais :

— Qu'est-ce que vous voulez, vous?... Qui êtes-vous?

— Moi... Un ami de Mademoiselle.. N'est-ce pas, chère amie?

Les grands yeux bleus eurent un éclair de plaisir. Un sauveur! Elle se mit à l'unisson et tendit une fine menotte :

— Mais oui! Quelle surprise! Comment allez-vous?

L'aventure était charmante et Jack s'amusait follement. Il proposa à l'agent :

— Aidez-moi, nous allons pousser l'auto jusque là-bas...

Une fois la circulation dégagée, l'homme au képi, pas un méchant bougre au fond, rengaina son calepin et marmotta le classique :

— C'est bon... N'y revenez plus...

La jeune femme avait eu le temps de considérer l'ami inconnu envoyé par le hasard. Elle avait vu qu'il possédait un visage aussi agréable que sa voix et ses manières.

Jack, de son côté, avait constaté qu'elle était d'une élégance sobre et de bon goût. Les cheveux blonds

et mousseux étaient abrités sous un chapeau qui n'avait rien des affreux bibis actuels.

— Une jeune fille, se dit-il. Elle ne doit pas avoir beaucoup plus de vingt ans...

Tout haut, il prononça :

— Vous ne pouvez plus démarrer, Mademoiselle?

— Non. Voyez. Cela ne fonctionne plus...

— Inutile. Vos phares n'ont plus de lumière. Vous avez une dynamo qui flanche et votre batterie doit être déchargée.

— Alors, fit-elle anxieuse.

— Alors, reprit-il, il ne vous reste plus qu'à fermer les portières à clef et à téléphoner à votre garagiste de venir vous dépanner. Je ne vois pas autre chose.

Elle restait immobile. Jack désigna sa propre voiture à quelques mètres et proposa :

— Si vous le permettez, je...

— Non, je vous remercie infiniment, interrompit-elle avec grâce, mais non sans décision, je prendrai un taxi... En voici un justement... Psitt!... Chauffeur!

Avec un signe de tête et un sourire où Jack crut voir passer une imperceptible ironie, elle sauta dans la voiture de place :

— A la gare Saint-Lazare! ordonna-t-elle.

Le jeune homme haussa gaiement les épaules et se réinstalla dans son auto :

— Christi! Quelle vertu farouche! Moi qui avais l'intention de lui offrir un porto! Bah! Au fond, elle a raison...

Mais il était tout de même un petit peu vexé. D'habitude, il avait plus de succès auprès des femmes.

CHAPITRE III

OU L'ON SE RETROUVE!

Agenouillé près d'un coffre-fort de petite taille, un homme dans l'obscurité uniquement trouée par le jet atténué du faisceau lumineux d'une lampe électrique, manipulait avec de petits mouvements doux et habiles, le cadran de la combinaison.

Jack Dsely avait pénétré dans la maison avec une facilité dérisoire, une facilité déconcertante, comme il se le disait.

Personne... Les domestiques couchaient dans le bâtiment de gardiens à l'entrée, près de la grille. Or, il était passé par-dessus le mur qui bordait la propriété, le long d'un bois.

Pas de chiens, pas de signaux d'alarme, rien. Grâce aux soins de Dufresne, les fils qui protégeaient le coffre-fort contre toute intrusion avaient été détachés dans la journée. Le neveu félon remettrait tout en place le lendemain. Il avait complète liberté d'aller et venir dans la villa et pendant que son oncle faisait sa sieste après déjeuner, profitant de ce que Sylviane se trouvait dans sa propre chambre, il avait pu travailler à son aise, dans la bibliothèque.

Jack continuait à faire tourner le cadran dans un sens, puis dans l'autre. Il possédait un instinct absolument merveilleux, unique pour découvrir ce genre de secrets. Son oreille enregistrait le moindre petit bruit anormal qui prouvait l'accrochage de quelque ressort et grâce à sa rapidité de conception, il parvenait à retrouver, à chaque fois qu'il l'avait tenté, le mot initial, aussi étrange fût-il.

Ici encore, son habileté triompha. Il eut une expression de satisfaction quand il comprit qu'il avait achevé son œuvre.

Ramassant la lampe électrique, il la braqua et lut

ces lettres ? *R-A-H-I*. La clef, aussitôt enfoncée, provoqua le déclenchement de la porte qui s'ouvrit sans difficulté.

— *Rahi*? murmura-t-il. Cela ne veut rien dire. Je me demande où il est allé chercher ce mot. Mais c'est fait, j'ai trouvé, voilà le principal, mon petit Jack...

Le compartiment du haut, à gauche. Il prit la clef confiée à Yabok par Dufresne et l'essaya. Parfait.

— Voici le coffret... L'autre clef, maintenant...

Le couvercle de la boîte métallique fut soulevé. L'enveloppe à prendre... Mais qu'était ceci? Il y en avait deux!

Deux enveloppes, exactement semblables avec leurs cachets de cire rouge. Même format, même genre de contenu — un papier fort qu'il sentit sous ses doigts. Et pas de suscription ni sur l'une ni sur l'autre.

Instinctivement, Jack tâta sa poche intérieure pour s'assurer que la lettre remise par le vieil usurier était bien là. Mais oui. Et il fit attention de ne pas la mélanger aux autres.

Il resta une bonne demi-minute, très indécis. Laquelle fallait-il prendre? De toute nécessité, il était obligatoire d'en laisser une sous peine de susciter la méfiance de l'oncle, si d'aventure, il vérifiait sa cassette.

Mais alors? S'il laissait le testament incriminé? Avec celui qu'il allait déposer, cela en ferait deux! Impossible également. Jack prit une décision brusque:

— De deux maux, il faut choisir le moindre...

Il prit les deux enveloppes et les remplaça par celle qu'il avait apportée. Puis, refermant le tout, Jack s'apprêta à disparaître.

Un coup de klaxon éclata au dehors. Il sursauta et courut vivement à la fenêtre. Une auto était dans la rue, devant le portail. Il entendit un pas lourd et précipité sur le gravier. C'était le vieux domestique qui accourait pour ouvrir.

Le propriétaire de la villa rentrait beaucoup plus tôt qu'on l'avait supposé. Jack ne s'attarda pas à en chercher les raisons, dans son esprit. Le fait

était là, il y avait danger. Dans quelques minutes, les gens seraient dans la maison!

Il jeta un regard autour de lui. Inutile de chercher à se cacher dans cette bibliothèque. Pas le moindre recoin propice.

En bas, il y avait des allées et venues.

Il quitta silencieusement la pièce. Quelle chance qu'il connût la disposition des lieux! Là, dans le couloir, la chambre à coucher de l'oncle. Au fond, l'escalier qui menait au second.

En trois foulées rapides, il fut aux marches. Il était temps, on montait du rez-de-chaussée. Il s'élança, atteignit le deuxième étage.

Une porte était entre-bâillée. Il la poussa. Promenade rapide de sa lumière de poche sur les murs et les meubles. Là-bas, une grande penderie. Il en fit glisser la porte, tout doucement et une bouffée de parfum le frappa au visage.

Il comprit alors qu'il était dans la chambre de la jeune fille. S'insinuant derrière les vêtements, il réussit à clore le meuble.

Jack avait eu le temps de jeter un coup d'œil à sa montre-bracelet et de constater qu'il était à peine minuit. Or, d'après ses calculs les plus rigoureux, les occupants de la propriété ne devaient, ne *pouvaient* être de retour que passé une heure du matin, lorsqu'ils étaient allés à une représentation dans un théâtre parisien.

Il aurait donc eu largement le temps d'achever sa tâche et s'éloigner. Une pensée lui traversa l'esprit. Heureusement qu'avec sa prudence habituelle, il n'avait pas laissé sa voiture dans la rue. Celle-ci était garée au bas de la côte, près de la gare de chemin de fer.

Quelques minutes s'écoulèrent, et Jack commença à se trouver mal à son aise dans sa cachette. Il manquait d'air et ce parfum dont les vêtements étaient imprégnés lui communiquait une sorte de vertige. Il éprouvait le besoin de respirer.

— Etrange... Il me semble avoir déjà senti ce parfum, ailleurs.

Il rouvrit la porte de la penderie et aspira longuement une bouffée hors de l'atmosphère enivrante. La voix du jardinier qui se trouvait avec son maître lui parvint, lointaine, mais distincte et il tendit l'oreille :

— Alors, M'sieu Leroy, disait l'homme, on vous a remboursé vos places?

— Non, Augustin, répondit M. Leroy avec un gros rire, on ne délie pas si facilement que cela les cordons de sa bourse. Nous avons le droit de revenir un autre soir... Mais je ne crois pas que nous le ferons, hein, Sylviane?

La jeune fille qui se trouvait également au premier répondit dans une cascade de rire argentin.

— Ah! non, mon oncle! Cette pièce était d'un rasoir! Je me demande où Jacques est allé chercher ses renseignements.

— En effet, reprit l'oncle, d'après lui, ce devait être très divertissant. Enfin, il n'y est pour rien. Au fond, bénissons l'incident qui a interrompu la représentation. Cela nous a évité d'avaler le reste...

— Oui. C'était même la seule chose vraiment drôle, ce rideau qui refusait de se lever. On eût dit qu'il avait compris!

Tout le monde se mit à rire. Jack replongea dans sa cachette. Sylviane Leroy venait de souhaiter bonne nuit à son oncle et n'allait pas tarder à entrer.

Le pas léger se rapprocha, la jeune fille pénétra dans sa chambre. Et Jack, dans le fond de la penderie, se demandait s'il n'était pas victime d'une illusion. Car il avait identifié l'origine du parfum, grâce à la voix qu'il venait d'entendre.

— Ce serait vraiment une coïncidence peu banale!

Il était entièrement rassuré en ce qui concernait sa retraite. Le coin dans lequel il s'était réfugié était abondamment garni de manteaux de toute sorte. Ce n'était certainement pas là que Sylviane accrocherait celui qu'elle avait porté ce soir.

Il attendrait qu'elle fût couchée, qu'elle dormît, et s'éclipserait avec son adresse habituelle. Aucun danger qu'on l'entendît descendre et traverser la maison,

il avait une longue habitude de circuler comme une ombre.

On ne saurait même pas qu'un étranger s'était introduit puisqu'il refermerait la porte d'entrée grâce à la clef qui l'avait aidé à l'ouvrir, lors de son arrivée.

Moment d'émotion brusque. La porte de la penderie venait de glisser entièrement, poussée avec vigueur. Jack entendit le tintement du crochet des cintres contre la barre métallique de suspension. La jeune fille rangeait son manteau et sa robe. Il ne voyait absolument rien — et pour cause, derrière son abri — mais pouvait suivre tous les gestes de Sylviane.

Un petit soupir de soulagement. La porte s'était refermée. Il n'y avait plus qu'à attendre. Jack avait chaud sous le masque de feutre noir qui lui couvrait le visage aux trois quarts, mais il préférait le garder, en prévision d'une surprise, toujours possible. Il lui était arrivé, déjà, de se trouver dans l'obligation d'entamer une lutte brève avec un importun, comme il appelait les empêcheurs de cambrioler en rond et il était bon qu'il pût dissimuler ses traits.

Il jugea que la jeune fille ne tarderait plus à se coucher.

Elle venait d'ouvrir et de refermer plusieurs tiroirs, puis le silence s'était établi.

Lentement, millimètre par millimètre, Jack Desly manœuvra le panneau mobile. Il avait entendu le bruit caractéristique d'un commutateur de lumière que l'on tourne et jugeait que la pièce devait être plongée dans l'obscurité.

Il interrompit ses mouvements. Une lumière rose, atténuée, provenant d'une petite lampe de chevet sans doute, baignait toutes choses avec douceur.

Mais ce n'était pas cette constatation qui l'avait arrêté. Juste en face de la penderie, il pouvait apercevoir par la fente étroite qu'il venait de se ménager, la jeune fille en peignoir, assise dans un fauteuil, le visage résolu et un peu crispé, tenant un mignon petit revolver à crosse de nacre dans la main!

Elle se leva d'un mouvement rapide et sans quitter

du regard la cachette de Jack, l'arme toujours braquée, Sylviane s'en fut à reculons jusqu'à la porte pour tâtonner derrière elle, de la main gauche. Le plafonnier s'illumina.

La jeune fille revint vers le milieu de la chambre et murmura d'une voix concentrée :

— Sortez! Je sais que vous êtes dissimulé dans cette penderie. Au moindre geste suspect, je tire!

Jamais, Jack Desly n'avait éprouvé pareille humiliation. Joué par une jeune fille! Comment diable avait-elle pu découvrir que...

— Sortez, vous dis-je, ou j'appelle du monde!

Il apparut brusquement, s'efforçant à une attitude dégagée. Elle eut un petit sourire bref à la vue du masque.

— Enlevez ça! ordonna-t-elle, en le désignant.

Sans un mot, avec, à son tour, un petit sourire, il découvrit son visage. Inutile de résister, elle était armée, elle pouvait d'un seul cri, le livrer à la police.

— Je m'excuse, mademoiselle, dit-il nonchalamment, de me représenter devant vous dans de telles conditions.

Elle cherchait à se rappeler où elle avait vu cet homme. Puis, subitement, la mémoire lui revint. Il avait suivi sur les traits de la jeune fille, les phases d'étonnement.

— Oui (il s'inclina), c'est bien moi. J'espère, poursuivit-il, que vous avez, depuis, repris votre voiture sans éprouver d'autres pannes?

Elle eut un sourire malgré elle. L'audace de cet homme, un cambrioleur, évidemment, l'amusait secrètement.

— Monsieur, dit-elle, à la longue, ce serait une naïveté que de vous demander ce que vous faites ici et...

— Je vous sais infiniment gré de votre discrétion, dit-il.

Cette fois, elle se mit à rire, franchement. Cependant, elle gardait le revolver toujours braqué. Il le désigna du doigt et dit, en hochant la tête :

— Vous n'avez rien à craindre de moi, mademoiselle. Je me trouvais dans la maison... hem... par suite

d'un enchaînement de circonstances que, j'en suis sûr, vous m'éviterez de vous détailler. Je n'ai absolument rien pris — il tâta ses poches, effectivement très plates — et... mettons, si vous le voulez que j'étais envahi du désir impérieux de vous revoir... Votre parfum est absolument exquis...

Elle haussa légèrement les épaules.

— Vous êtes un cambrioleur peu ordinaire, monsieur.

— Vous l'avez dit! J'ai horreur des manières brutales et je...

Tout en parlant, il s'était insensiblement rapproché. D'un mouvement vif que rien ne laissait prévoir, il saisit le poignet de la jeune fille et, sans le moindre effort, s'empara de l'arme.

— Un accident est si vite arrivé, murmura-t-il, en faisant glisser le chargeur dans sa main. Là, voici votre petit jouet, mademoiselle...

CHÂPITRE IV

OÙ JACK DESLY PROUVE QU'IL A DU CŒUR

Elle était restée suffoquée, mais avait eu le temps de constater qu'il n'avait nullement l'intention de profiter de son avantage. Il ajouta, en souriant toujours :

— Je suis sûr que vous ne crierez pas!...

Elle regarda son revolver désormais inoffensif, puis ses yeux s'abaissèrent vers le sol, et une larme perla au bord des cils.

— Je vous en supplie, ne pleurez pas! murmura Jack. Ne me considérez pas comme une brute. Mais il faut bien que je m'assure les moyens de repartir sans incident.

Il la regarda avec sympathie. Elle était charmante.

— Je voudrais savoir comment vous vous êtes aperçue de...

— De la présence de quelqu'un? balbutia-t-elle.

Elle désigna la penderie.

— Vous aviez changé la disposition des portes, expliqua-t-elle, et tiré vers la gauche, celle qui d'habitude se trouve à droite... Voyez... Celle-ci... Elle est faite pour manœuvrer par là... Et non dans l'autre sens...

Il se mordit les lèvres. Une maladresse impardonnable. Il est vrai qu'il avait agi rapidement et dans l'obscurité.

Elle attendait, frémissante.

— Vous... ne me bâillonnez pas?... Vous ne me ligotez pas?

Il eut un regard sincèrement étonné et rempli de reproches.

— Moi? Faire une chose pareille? Non, mademoiselle... Vous avez joué franc jeu... Je veux dire, vous n'avez pas tiré, vous n'avez pas appelé au secours. Je vous fais confiance jusqu'au bout... Et je vous promets que je m'efforcerai un jour de vous donner une meilleure opinion de moi.

— Comment allez-vous repartir?

Il hésita avant de répondre. Révéler la manière dont il avait pénétré dans la maison causerait un étonnement compréhensif. Jack répondit :

— Par la fenêtre... Comme j'étais venu... Il y a une gouttière très commode, ajouta-t-il en se penchant au dehors.

— Non, décida-t-elle. Je vais vous accompagner en bas. Mon oncle — oui, je suis chez mon oncle, précisa-t-elle — a le sommeil très lourd. Il n'entendra rien.

Elle éprouvait un sentiment inexplicable. Tout lui plaisait en cet inconnu, sans qu'elle s'en rendit compte. L'étrangeté de son apparition, les conditions dans lesquelles il se trouvait là auraient dû lui inspirer de l'horreur. Au contraire, elles créaient un courant de sympathie, comme s'ils avaient partagé un secret, tous les deux!

Elle se persuadait difficilement, même, qu'il fût un voleur banal et sans l'esprit de décision, sans l'équilibre de raisonnement qui étaient son apanage, elle aurait pu croire qu'il avait voulu risquer cette aventure pour des raisons d'ordre sentimental... Mais quoi- qu'elle fût sortie de pension quelques mois auparavant, elle n'avait rien de la petite fille sotte et farcie de romans d'amour que son cousin, piètre psychologue, croyait voir en elle.

Jack lui tendit la main. Elle la prit.

— Vous êtes chic! dit-il brièvement. Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir... Si, si... Je sens que nous nous reverrons...

Il disparut dans la nuit et trouva facilement l'endroit du mur à franchir. Sylviane remonta à pas de loup. Elle fut longue à s'endormir.

Une chose la troublait. Par suite de quel concours de circonstances, l'inconnu s'était-il introduit dans la villa? Savait-il qu'elle y habitait? Malgré elle, Sylviane ne pouvait s'empêcher de le croire vaguement. Peut-être avait-il suivi le taxi jusqu'à la gare, peut-être avait-il sauté dans un autre compartiment, peut-être... Allons donc! Ce n'était pas possible... Et pourtant?

. Finalement, elle trouva le sommeil.

Jack était rentré chez lui, hanté de sentiments divers. D'abord il était mécontent de lui. Cette expédition avait failli mal tourner. Il enrageait d'autant plus que, parmi la longue liste de ses exploits, c'était bien l'une des plus anodines.

— Je suis comme l'acrobate qui réussit des tours périlleux et qui manque de se casser la jambe en glissant idiotement sur une pelure de banane, dans la rue!

Il se rendait parfaitement compte que sans le providentiel hasard qui lui avait fait rencontrer la jeune fille lors de sa panne, place de la Concorde, c'en eût été fait de lui. A quoi tenaient les choses, tout de même...

Nan-Dhuoc s'était retiré dans sa chambre. Jack ne jugea pas nécessaire de le déranger. Il passa son ves-

ton d'intérieur et s'installa à une petite table, les deux enveloppes devant lui. Laquelle était la bonne? Laquelle fallait-il remettre au père Yabok? Pourquoi y en avait-il deux?

En tout autre cas, il ne se serait pas mis martel en tête et aurait laissé l'usurier se dépêtrer tout seul. Mais depuis qu'il avait pu apprécier Sylviane Leroy, quelque chose s'était passé dans son esprit.

Pour lui rendre justice, il faut dire qu'il n'avait jamais cru à la fable du testament en faveur des œuvres scientifiques. Il avait tout de suite compris qu'il s'agissait de détourner l'héritage au profit de Dufresne et supposé tout du long que le premier testament devait partager la fortune du millionnaire en deux parties.

— La plus grosse pour la jeune fille, évidemment...

Il fronça les sourcils et se leva. Dans la cuisine, il trouva la petite lampe à alcool qu'il cherchait. Avec une adresse consommée il fit fondre une à une les larges taches de cire solidifiée qui ne comportaient aucun monogramme, de la première enveloppe prise au hasard. Il l'ouvrit.

C'était bien ce qu'il pensait depuis ce soir. Sylviane était légataire universelle.

— Et je viens d'aider à la dépouiller! gronda-t-il.

Comme il aurait voulu, en cet instant, pouvoir remettre les choses dans leur ordre primitif. Tout ce qu'il y avait encore de droit et de foncièrement loyal dans sa nature se révoltait contre l'infamie.

— Cambrioleur oui, mais pas une crapule!...

Une petite voix perfide lui murmura à l'oreille :

— Ton accès de générosité peut te coûter cinquante mille francs! Réfléchis... Tu as besoin d'argent...

Il serra les dents. C'était vrai. Ah! et puis au diable tout cela! C'était fait, il n'y avait plus à y revenir. Demain matin il remettrait le document à Yabok et recevrait les cinquante billets bleus promis.

Et l'autre enveloppe, que contenait-elle? Il l'ouvrit avec les mêmes précautions, et resta perplexe devant une feuille de papier comportant quantité de chiffres et de mots sans signification, paraissant avoir été

jetés pêle-mêle, dans un désordre complet. Quelque chose lui sauta aux yeux. A plusieurs reprises, le mot RAHI était mentionné.

— RAHI?... Voyons... J'y suis... Le secret de la combinaison du coffre... Quel rapport entre ce document et le reste?

Il était nerveux il se sentait passablement hors de son assiette. Les pensées se poursuivaient et s'entrechoquaient dans son esprit. Il comprit qu'il ne ferait rien de bon.

Cela lui arrivait assez rarement de se trouver dans cet état; il savait ce que cela signifiait : il était de moins en moins content de lui. Cela présageait l'insomnie.

— Quelques comprimés de gardénal, murmura-t-il, et demain je serai d'aplomb. Il me faut dormir...

.....

Quand Jack Desly se réveilla, son premier geste fut d'allonger le bras pour presser la poire électrique qui commandait la lumière. La pendulette de la cheminée lui révéla huit heures.

— Curieux... Je n'ai dormi que six heures et je me sens bien reposé... Où es Nan-Dhuoc?

Il sonna le domestique et lui donna l'ordre de tirer les lourds rideaux, d'ouvrir les volets.

— Pourquoi, Maître?... C'est la nuit...

— La nuit à huit heures du matin? Tu divagues!

— Non, Maître... Huit heures du soir!

Il fit un saut de carpe dans son lit et se passa la main sur le front. Avait-il bien entendu?

— Alors?... J'ai dormi dix-huit heures?

— Oui, Maître... Vous très fatigué! Moi obéir aux ordres, moi pas déranger vous, bien sûr!

Le gardénal avait produit son effet et l'Annamite, comme il venait de le dire, s'était gardé soigneusement d'interrompre le repos de Jack, surtout au retour d'une besogne nocturne.

Nan-Dhuoc poursuivit :

— Missé Yabok téléphoné deux fois... Moi dire,

vous très occupé... Vous téléphoner à lui quand serez libre.

— Ah? Et qu'est-ce qu'il a répondu?

— Très ennuyé... Très, très ennuyé...

— Bien. Merci. Va me préparer mon petit déjeuner...

— Pardon, Maître... le dîner! rectifia le domestique, et il regagna sa cuisine.

Jack resta quelques moments le cerveau vide. Quand le souvenir de ce qui s'était passé lui revint, ce fut pour lui dicter la conduite à tenir. C'était désormais tout décidé.

Il ferait savoir à Yabok qu'il lui avait été impossible de trouver le mot de la combinaison et que par conséquent, l'affaire était manquée. Non, réflexion faite, cela s'avèrait trop humiliant. Il ferait quelque chose de plus simple. Le retour inopiné des habitants de la maison l'avait surpris avant qu'il eût commencé sa besogne. Voilà.

Je lui donnerai les détails que j'ai entendus sur cette question de soirée interrompue. Il aura la preuve que je suis allé à Saint-Cloud...

Dès le lendemain matin — cristi, c'était ennuyeux qu'il eût tant dormi — il enverrait un pneumatique à Achille Leroy dans lequel, sans se compromettre, il lui fixerait un rendez-vous pour une affaire extrêmement urgente.

Travesti et affectant les apparences d'un vieux monsieur respectable, Jack lui raconterait une histoire plausible dans laquelle il serait question d'une confession reçue d'un malfaiteur repentant dont il s'était engagé à respecter l'anonymat et rendrait le testament en faveur de Sylviane, tout en expliquant la substitution. Pour le moment, il avait totalement oublié la seconde enveloppe et son contenu incohérent qu'il avait, la veille, glissée dans son sous-main de cuir de Russie pyrogravé.

Sa conscience était totalement allégée. Ce fut avec un vigoureux appétit qu'il attaqua l'appétissant repas servi par Nan-Dhuoc. Il se demandait, à présent qu'il était en possession de tout son équilibre, comment il avait pu, un instant, accepter l'idée de servir d'instru-

ment aveugle aux projets malpropres d'un flibustier tel que Jacques Dufresne.

— Moi qui suis si fier de mon indépendance ! Non, j'ai eu un moment d'aberration. Risquer de me mépriser moi-même jusqu'à la fin de mes jours pour une somme aussi dérisoire !

Serait-on venu lui proposer dix fois plus, maintenant, qu'il aurait refusé avec véhémence. Il était un peu superstitieux à sa manière et n'était pas loin de songer que c'était parce qu'il avait été à deux doigts de se faire le complice du traître patronné par le père Yabok, qu'il avait failli se faire prendre aussi stupidement.

Il tapa son petit mot à la machine à écrire, le signa d'un nom de fantaisie « André Vermandois » et après avoir rédigé l'enveloppe, le confia à son serviteur.

— Demain matin, à neuf heures, tu te trouveras à l'autre bout de Paris pour mettre ce pneu à la boîte... Pas plus tôt, mais pas plus tard. Il faut qu'il arrive vers midi de manière que son destinataire se trouve à Paris à l'heure où je désire le voir.

L'enveloppe au testament fut soigneusement refermée et remise dans son état primitif.

CHAPITRE V

M. VERMANDOIS A L'ŒUVRE

Jamais le proverbe « petites causes grands effets » ne devait subir confirmation plus impressionnante que dans les événements qui allaient suivre.

Si Jack Desly n'avait pas dormi toute la journée du lendemain de cette fameuse nuit, s'il avait pu envoyer son pneumatique vingt-quatre heures plus tôt, il aurait rencontré, sans doute, le vieux millionnaire et aurait réparé le tort causé à Sylviane. Mais le destin en avait décidé autrement.

Le père Yabok, malgré l'impossibilité momentanée d'obtenir de Jack la confirmation de sa réussite avait pris sur lui d'annoncer à Dufresne que le nécessaire avait été accompli. Il ajouta qu'il attendait d'un moment à l'autre, le testament dangereux à détruire. Il n'avait, certes, pas tort d'estimer l'habileté professionnelle de Desly à sa juste valeur, mais il ne pouvait se douter des scrupules qui avaient envahi la conscience du maître cambrieleur.

A l'heure où Nan-Dhuoc glissait la petite enveloppe dans la boîte, il régnait une grande tristesse dans la villa de Saint-Cloud. Sylviane, bouleversée, téléphonait en toute hâte à un médecin, pendant que la vieille domestique était effondrée, en larmes, au pied du lit dans lequel gisait le vieillard immobile, les yeux clos, le visage paisible.

D'habitude, l'oncle de la jeune fille était toujours descendu à huit heures et demie au plus tard. Sylviane l'avait attendu dans la salle à manger jusque neuf heures, puis s'était décidée à frapper à sa porte. Sans réponse, après plusieurs tentatives, elle avait pénétré dans la pièce. Le vieillard lui parut profondément endormi. Elle s'avança gaiement pour l'éveiller d'un affectueux baiser sur le front. Mais alors, elle avait poussé un cri d'horreur. La peau était froide comme du marbre! Sylviane, très courageuse, fit un effort prodigieux pour ne pas défaillir et souleva un bras qui pendait au dehors.

Il retomba mollement. Alors, elle s'élança au dehors :

— Catherine! Catherine! Un malheur est arrivé!...

Le docteur ne put que constater le décès. C'était incompréhensible, c'était inouï. La veille, il s'était couché en parfaite santé. L'homme de science, qui veillait à la santé de son client et en connaissait la robustesse, en était confondu.

Achille Leroy n'avait pas soixante-dix ans et paraissait bâti pour devenir centenaire. C'était un homme grand, au coffre large, aux cheveux de neige très drus, au regard vif.

— Il n'avait pas de maladie de cœur, balbutia le

médecin, il n'avait rien qui explique pareille mort subite...

Jacques Dufresne, averti, était accouru immédiatement. Il fit montre d'un grand chagrin et dans un mouvement qui semblait provenir du cœur ouvrit les deux bras à sa cousine qui s'y réfugia.

Le docteur continuait à examiner la dépouille et son visage exprimait de plus en plus une certitude angoissée. Finalement, il s'adressa aux deux jeunes gens qui se tenaient un peu en retrait, et articula, hésitant entre chaque mot :

— Une autopsie... Je le crains...

— Oh ! non, non... gémit Sylviane. Que l'on respecte, au moins, le corps de mon pauvre oncle !

— Je vous comprends, ma pauvre petite, mais, hélas le médecin légiste trouvera cette mort bien suspecte...

Jacques Dufresne eut une contraction brève de la mâchoire :

— Il a raison, Sylviane... Il faut savoir comment et pourquoi l'oncle Achille nous a quittés...

La jeune fille éclat en sanglots cependant que son cousin portait son mouchoir à ses yeux.

Les heures s'écoulèrent, sinistres et lourdes. Le médecin légiste était arrivé. En compagnie de son confrère et en présence de Jacques Dufresne, il poursuivait l'examen. Paupières soulevées, étude minutieuse du corps mis à nu, essais de réactions diverses... Là-haut, dans sa chambre, Sylviane, les yeux rougis, cousait un voile de crêpe à un chapeau noir. Déjà elle avait changé de robe...

La vieille Catherine gratta discrètement à la porte :

— Mam'zelle Sylviane... Y a un pneumatique pour votre pauvre oncle... Faut-il que je le donne à M'sieu Jacques ?

— Non, Catherine... Vous savez que j'étais la secrétaire de... du disparu... C'était toujours moi qu'il chargeait de son courrier, précisa Sylviane.

Elle décacheta et son regard s'en fut tout de suite à la signature. Elle ne connaissait pas cet André Vermandois. Un rendez-vous ? D'une importance

capitale ? Les intérêts de sa nièce en jeu ? Elle se demanda ce que cela signifiait.

Sylviane relisait le pneu pour la troisième fois quand un coup retentit à nouveau à la porte et son cousin pénétra sans attendre. Instinctivement, elle dissimula le mot dans son sac. Il surprit le geste mais feignit de n'en rien voir.

— Ma chère Sylviane... Le médecin légiste conclut à l'obligation absolue d'une autopsie. Comme nous sommes les deux seuls parents, il faut que nous soyons d'accord pour accepter.

Elle descendit rejoindre les deux docteurs et s'entendit confirmer la pénible chose.

— Que supposez-vous donc ? demanda-t-elle, angoissée.

— Rien... et tout... murmura le médecin de famille.

— Oh ! c'est affreux ! cria-t-elle. Vous croyez à un empoisonnement ? C'est impossible, impossible !

Jacques chercha vivement le regard du médecin légiste et le rencontra. Il plissa le front et après un bref instant, détourna les yeux. C'était tout ce qu'il avait voulu. Le praticien scruta le visage de Sylviane à la dérobée.

— Personne n'a parlé d'empoisonnement, Mademoiselle, prononça-t-il lentement. Pourquoi cette hypothèse ?

— Je ne sais pas, moi ! Quand on autopsie un corps, il me semble que c'est pour une raison de ce genre...



Depuis dix minutes, Jack Desly dûment transformé en André Vermandois — perruque grise, barbe en éventail et lunettes d'écaille — attendait, assis à une table près de la grande glace qui séparait l'établissement de la rue.

Il avait donné les instructions à la caisse pour qu'on dirigeât sur lui, quiconque demanderait M. Vermandois, en particulier un vieillard dont il ne put donner qu'une vague description.

Le rendez-vous était pour six heures dans un éta-

blissement de la rue Royale. Il y avait beaucoup d'allées et venues dans ce café select où les éclats de rire étaient discrets et les conversations, de simples murmures.

Il eut un mouvement de surprise. Une jeune fille venait de franchir la porte à tambour. On eût dit Sylviane Leroy. Mais non, celle-ci était en deuil. Pourtant voici qu'accompagnée d'un garçon, elle arrivait vers lui.

— Monsieur Vermandois? demanda-t-elle.

Il fit un mouvement de tête affirmatif. Son étonnement était complet devant le chapeau voilé de crêpe.

— Mon oncle n'a pas pu venir. Il — Sylviane fit un effort pour empêcher sa voix de se briser — il est mort subitement ce matin... Je... J'ai pris connaissance de votre mot... Il fallait bien l'ouvrir... J'ai vu qu'il y était question de sa nièce..

— Vous avez bien fait de venir, mademoiselle Sylviane...

Elle s'assit en face de lui. Jack Desly sentait sa sympathie se transformer en quelque chose de plus précis. Il avait le cœur étreint devant ce visage aux traits tirés et dont la pâleur accentuait la distinction.

Une pensée l'obsédait. Elle lui martelait le crâne. Achille Leroy était mort et le testament en faveur de Dufresne se trouvait dans le coffre-fort.

Il se pencha et murmura, sans songer à déguiser sa voix :

— Les scellés sont mis dans la maison?

Sylviane fut frappée par le changement de timbre. Et surprise plus grande encore, cette nouvelle sonorité ne lui était pas inconnue. Elle regarda fixement l'homme, sans répondre à la question.

Il se pencha de nouveau.

— Ne manifestez aucune surprise, recommanda-t-il. Je suis l'inconnu de l'autre soir. Ne posez pas de questions. J'ai à vous parler longuement. Voulez-vous me faire confiance, malgré tout ce que vous trouvez de singulier dans ma conduite?

Elle retint sa respiration puis se composa une atti-

tude. Maintenant qu'elle était prévenue, elle reconnaissait, derrière les lunettes, le pétilllement gai des yeux qui lui avaient plu, dès la première fois.

— J'ai confiance, articula-t-elle. Au même moment, elle suivit du regard un personnage qui était entré et se dirigeait rapidement vers le fond de la salle.

— Allons-nous-en... dit-elle vivement. Et elle se leva.

Ils sortirent et Jack héla un taxi.

— C'est l'entrée de ce jeune homme qui vous a décidée à quitter l'endroit? dit-il, une fois dans la voiture.

— Oui. Je crois qu'il me surveille... C'est mon cousin...

— Ah! Ah! Le fameux Jacques Dufresne. En effet, mademoiselle, il y avait cinq bonnes minutes qu'il était posté derrière un kiosque à journaux sur le trottoir. Exactement depuis que vous étiez entrée.

— Il avait insisté pour m'accompagner quand il a vu que je partais pour Paris. J'avais refusé. Il a dû me suivre...

Jack vérifia par la glace du fond que son taxi n'était pas pris en filature. Pour éviter toute surprise, il ordonna une course dans la banlieue nord. Il aurait en même temps, tout loisir de parler. La jeune fille l'écouta sans mot dire.

Jack, plus que jamais, était décidé à aider Sylviane. Il dévoila les raisons pour lesquelles il s'était trouvé à Saint-Cloud, il n'omit rien, se contentant de ne pas mettre en cause le père Yabok, ce qui à ses yeux, était un bavardage inutile.

— Et je suis navré, mademoiselle, acheva-t-il, d'avoir failli causer votre ruine. Dites-moi vite que les scellés ne sont pas encore posés, que vous pourrez, ce soir même, remplacer la maudite enveloppe par celle-ci...

Il tira le testament de sa poche. Elle hocha tristement la tête dans un long soupir:

— Trop tard... Le mal est fait... Mais je vous jure, monsieur, que j'abandonnerais volontiers tout à mon cousin, si cela pouvait rendre la vie à mon pauvre cher oncle...

Jack se sentit comme brûlé au fer rouge. Quelle solution adopter pour réparer? Il se sentait cruellement impuissant.

— Ecoutez... Tout n'est pas perdu encore... Voici mon numéro de téléphone. Prévenez-moi dès qu'il y aura du nouveau. Je présume que c'est un notaire qui a apposé les scellés?

— Oui. Au début de l'après-midi, en présence de mon cousin et de moi-même... Mais — la gorge de Sylviane se serra — savez-vous qu'on doit procéder à l'autopsie... C'est atroce...

Il lui tapota doucement le bras.

— Soyez forte, ma pauvre amie... Oui, l'autopsie... Nous y reviendrons dans un instant. Pour le moment écoutez-moi bien. Il ne s'agit pas seulement de vous rendre ce qui vous revient de droit, il faut songer à venger votre oncle...

— Quoi? Vous supposez que...

— Oh! tout indique un crime!... Mais procédons par ordre, recommanda-t-il. Dès que vous rentrerez ce soir, feignez de vous trouver un peu souffrante. Ceci pour que l'ouverture du testament après la levée des scellés soit impossible sur place. Je veux que ce document aille chez le notaire. Ce serait trop long à vous expliquer, mais vous m'avez dit que vous aviez confiance, n'est-ce pas?

Elle eut un sourire mélancolique.

— Après tout ce que vous venez de me révéler sans y être obligé, il le faut bien...

— Merci. Et excusez-moi de cet affreux accoutrement...

Dans la pénombre de la voiture elle n'y pensait même plus et n'écoutait que la voix aux inflexions si agréables et si jeunes. Il reprit :

— Il me faut l'adresse de ce notaire... Vous me la donnerez. Bien. Dès que les documents seront chez lui, un coup de téléphone, n'est-ce pas? Vous demanderez... heu... M. Vermandois. A propos... ce pneumatique... Vous l'avez sur vous? Il vaut mieux le détruire...

Elle fouilla dans son sac pendant qu'il ajoutait :

P. et M., n° 259.

2

— Pouvez-vous me décrire aussi minutieusement que possible les traits de votre oncle ?

Elle s'appliqua, les yeux mouillés, à ce souvenir. Mais à peine avait-elle terminé qu'elle s'exclama après avoir vainement retourné son sac à main, le contenu vidé sur ses genoux :

— Le pneu... Je ne l'ai plus!...

Il eut un bref sourire de satisfaction qu'elle ne vit pas dans l'obscurité :

— Aucune importance. C'est sans doute votre charmant cousin qui l'a dérobé. Voilà pourquoi il était là ce soir sans que vous ayez compris comment il vous avait suivi.

— Mais... Il peut vous reconnaître, une autre fois!

— Non. Le déguisement de M. Vermandois n'aura vécu que l'espace d'un soir... Et son nom n'existera plus qu'entre vous et moi. Je pense maintenant que nous pouvons rentrer à Paris.

Il toqua au carreau et donna ses instructions au chauffeur.

CHAPITRE VI

OU LE PÈRE YABOK TROUVE SON MAÎTRE

Quand le père Yabok vit entrer Jack Desly dans son petit bureau, il poussa un rugissement :

— Ah! Enfin!... Mais vous voulez ma mort! J'ai cru tomber vingt fois d'apoplexie depuis deux jours, sans nouvelles de vous!

— Avouez que la perte eût été joyeusement fêtée par un nombre incalculable de vos « obligés », dit calmement le jeune homme.

— Très spirituel... grogna l'usurier. Mais allons droit au fait. Vous... vous m'apportez le document?

Jack s'installa avec une lenteur voulue dans le fauteuil de cuir fatigué et croisa les jambes. Le vieux

bonhomme grinçait des dents. Mais il connaissait les manières du maître-cambrioleur et savait que son vis-à-vis était capable de s'en retourner chez lui, sur un mot trop vif de sa part.

Yabok tenta de grimacer un sourire.

— C'est que... j'ai déjà prévenu mon client.

— Quel petit impatient vous faites! Et si j'avais manqué mon coup? murmura Jack.

— Vous? Allons donc!

Desly eut un sourire. Ce compliment, de la part d'un vieux sacripant — et peut-être au fond à cause de cela même — le flattait secrètement. Il ne répondit ni oui ni non et se contenta d'observer le vieillard.

Celui-ci avait tiré d'un meuble à portée de sa main et qu'il pouvait atteindre sans perdre de vue son visiteur, un paquet enveloppé d'un journal crasseux. Il déchira le papier imprimé. Jack vit une liasse de billets de banque.

— Vous voyez... C'était prêt, articula le père Yabok. Donnez-moi ce que vous avez pris dans le coffre et cet argent est à vous.

La visite de Jack Desly était le fruit d'une petite méditation. Puisqu'il avait accompli le travail demandé, n'avait-il pas, en fin de compte, gagné la somme promise? Ce qui se passerait ensuite c'était son affaire.

Il avait convenu avec l'usurier qu'il placerait chez Achille Leroy, une enveloppe que ce dernier lui remettrait. Il avait également convenu qu'il subtiliserait une autre enveloppe, en tous points semblable, et que pour cette besogne, il toucherait cinquante mille francs. N'était-ce pas clair, limpide?

À présent, il s'agissait de manœuvrer prudemment et adroitement pour conserver tous ses avantages, tout en ne faisant rien qui pût nuire à celle dont il avait pris les intérêts à cœur.

Ce fut avec un énorme soupir de soulagement que le vieux Samuel le vit extraire de sa poche ce qu'il attendait ardemment. L'usurier tendit une main crochue.

Jack d'un geste, l'arrêta :

— Un instant... Je me suis permis d'ouvrir cette enveloppe pour être certain que je ne m'étais pas trompé...

— Oui, oui, dit précipitamment l'autre, vous avez bien fait. Et naturellement, c'est bien ce que nous voulions?

Jack déplia la feuille et la lut à mi-voix. Puis il présenta le document à son vis-à-vis, en prenant soin de le tenir hors de portée de ses mains avides.

— C'est le testament à détruire, articula-t-il.

— Oui, oui, bêla le père Yabok. Donnez!

Au lieu de s'exécuter, Jack le replia tranquillement et le remit en poche. L'usurier resta, la lippe pendante.

— Qu'est-ce que vous faites?

— Vous voyez. Je le garde!

— Mais ce n'était pas convenu! Il faut que le donne à Dufresne... Allons, voyons, ne plaisantez pas...

Jack alluma une cigarette et souffla la première bouffée.

— Mon cher Yabok, dit-il en appuyant sur les mots, vous m'aviez parlé d'un legs total à des œuvres scientifiques. Or, ici, il ne s'agit que de la nièce Sylviane...

L'usurier s'agita. Jack avait touché juste.

— Heu... commença Yabok, je croyais... je supposais... C'est Jacques Dufresne qui m'avait assuré que...

— Une belle canaille, ce Jacques Dufresne!

— Ça, je n'en disconviens pas, s'exclama Yabok.

— Et pour une telle besogne, vous ne disconviez pas non plus que... cela vaut infiniment plus cher!

Le père Yabok porta la main à son cou. Il suffoquait.

— Quoi? râla-t-il. Vous... vous exigez davantage? J'avais votre parole, pourtant!

Jack s'amusa un petit moment à observer ce naufrage. Le vieillard était plus répugnant que jamais dans sa terreur d'être obligé d'augmenter la somme convenue.

— Vous comprenez, reprit impitoyablement Desly, qu'il était toujours possible d'attaquer en justice un

testament qui dépouillait les héritiers les plus proches — par exemple un procès intenté par Jacques Dufresne et M^{lle} Sylviane Leroy aurait eu toutes les chances d'aboutir — tandis que ceci... hé! c'était purement et simplement la déconfiture du neveu si je ne m'en étais mêlé... Donc, cela vaut davantage...

Le père Yabok haletait. Quelle somme allait-on lui arracher?

— D'autant plus, dit encore Jack, que j'ai appris la mort subite de l'oncle à héritage. C'est même une curieuse coïncidence, hein, père Yabok... Qu'en pensez-vous?

L'usurier grommela des mots indistincts. Il s'en moquait éperdument. Une seule chose comptait. Le chiffre demandé par ce maudit logicien de Jack Desly.

Le jeune homme se décida à parler enfin.

— Ecoutez... Puisque vous êtes sujet à l'apoplexie, je ne veux avoir votre trépas sur la conscience. Nous avons convenu de cinquante mille, ce sera cinquante mille, mais...

Yabok poussa un glapissement aigu de joie. Quel que fût ce « mais » il était prêt à l'accepter, du moment qu'on ne lui demandait pas un sou de plus, à lui...

— Mais, poursuivit Jack, je conserve par devers moi ce testament pour en faire l'usage qu'il me plaira...

Un rictus cynique apparut au milieu de la barbe mal peignée. Les yeux eurent une lueur d'admiration.

— Bien joué, dit le père Yabok. Vous êtes vraiment très fort. J'ai compris... L'héritier d'Achille Leroy n'hésitera pas à payer un bon prix, le rachat de ce petit papier...

Jack ne répondit pas. Le vieux gremlin proposa :

— Attendez au moins qu'il soit entré en possession de la fortune de l'oncle... Et... mon petit Desly... vous penserez peut-être au père Yabok?... Hein?... Je vous aime beaucoup, moi. C'est moi qui vous ai apporté cette affaire magnifique!

— Mais oui, je penserai à vous... Beaucoup même!

— Ça, c'est vraiment gentil, gloussa le Bonhomme. Alors, affaire convenue... Je dirai à Dufresne que j'ai vu personnellement le testament — puisque c'est vrai — et que vous vous êtes chargé de le détruire... Hein? Cela vous va?

— Très bien... Et maintenant, si vous vouliez me remettre les images bleues, qui sont là-bas...

— Comment donc... Vous les avez bien gagnées.

Jack Desly ressortit du bureau avec, aux lèvres, son petit sourire railleur qui indiquait les grandes réussites. C'était un plaisir de raffiné que de tromper un trompeur...

Vraiment, comme l'avait dit le père Yabok, il méritait ces cinquante mille francs. Il les méritait à tous égards. En se remémorant sa conversation, il pouvait se flatter qu'il n'eût pas dit un seul mot fallacieux... Yabok était d'accord pour qu'il fit du testament ce que bon lui semblerait. Eh bien, que pouvait-il exiger de mieux? Il riait tout seul en entrant chez lui.

Le soir même, il apprenait par un coup de téléphone de Sylviane que l'autopsie n'avait donné aucun résultat. Le mystère de la mort subite d'Achille Leroy restait entier.

Le médecin légiste délivrerait le permis d'inhumation pour le lendemain matin, et, dans le courant de la journée, le notaire qui avait apposé les scellés, M^e Ribadeau viendrait pour procéder à l'ouverture du coffre-fort en présence des parents — la nièce et le neveu — afin de rechercher s'il y avait un testament.

— N'oubliez pas ce que je vous ai dit, recommanda Jack. Retardez la lecture de ce document jusqu'à ce que je vous aie prévenue, ma chère amie...

Il calcula qu'il avait quarante-huit heures devant lui pour agir. C'était plus qu'il n'en demandait.

Entre temps, il allait s'occuper immédiatement d'autre chose. En effet, sa surprise avait été grande en apprenant que l'examen du corps n'avait pas abouti à faire retrouver des traces d'empoisonnement. Pour lui l'affaire était très simple. Il était persuadé que Jacques Dufresne était le coupable.

— Dès qu'il aura appris que les testaments étaient

échangés, il a dû agir pour être sûr qu'aucun obstacle ne le séparait désormais de la fortune convoitée.

Mais comment Dufresne avait-il agi? Après un grand moment de songerie, Jack atteignit dans sa bibliothèque un livre assez épais intitulé : « De la toxicologie et des poisons. » Il se mit à feuilleter au chapitre des substances exotiques.

Il n'ignorait pas qu'il existait des poisons hindous très subtils qui avaient la propriété d'agir lentement mais infailliblement et qui, une fois dans l'estomac, se mélangeaient si intimement au sang, que le savant le plus habile ne parvenait plus à en déceler la présence.

Il savait que le neveu habitait en hôtel, à Paris, dans le quartier de l'Ecole de Médecine. Une petite enquête ne serait pas inutile. Jack décida de se mettre en campagne.

Ce fut sous les traits d'un jeune étudiant, au mince collier de barbe classique, qu'il loua pour un mois une chambre au même étage que Dufresne. Il allait s'appliquer à gagner la confiance de celui qu'il soupçonnait du crime.

Nan-Dhuoc, prévenu, ne s'inquiéta pas de l'absence de son maître cette nuit-là. Ce n'était pas la première fois que pareille chose se produisait!

Jack avait dîné dans le même petit restaurant fréquenté par le cousin de Sylviane. Il s'était empressé d'aider le hasard en s'asseyant à la même table. Adroitement, la conversation engagée sur des lieux communs s'était avivée, lorsque les deux dîneurs avaient constaté qu'ils logeaient au même endroit.

En quittant le boulevard Saint-Michel déjà, Desly, qui avait pris la précaution de se documenter soigneusement sur l'Inde, avait eu l'occasion de jeter quelques mots par-ci par-là sur cette contrée, pour apprendre avec une satisfaction intérieure que Jacques Dufresne s'intéressait également à cette partie de l'Asie.

Ils se quittèrent fort cordialement en se donnant rendez-vous pour le lendemain, à dîner.

CHAPITRE VII

ARTHÈME LADON S'AGITE

L'inspecteur Arthème Ladon, de la Sûreté nationale, était abondamment occupé à sa manie favorite, ce qui indiquait un grand intérêt.

Tout en écoutant le récit que lui faisait l'homme qui se trouvait en face de lui, de l'autre côté de son bureau, il triturait, entre son pouce et son index osseux, un nez de proportions remarquables.

— J'ai délivré le permis d'inhumer, disait le médecin légiste qui avait été appelé auprès d'Achille Leroy, parce qu'il n'y avait, véritablement, rien qui justifiait légalement une enquête, mais, pour moi, ce n'est pas clair...

— Oui, grogna Ladon, il y a une question d'héritage, hein!...

— Le disparu était fort riche. On le dit millionnaire.

— Beaucoup de famille?

— Un neveu et une nièce... Mais ce ne sont pas le frère et la sœur... Jacques Dufresne et Sylviane Leroy.

— Des rivaux, en somme. Mais qu'est-ce qui s'est passé exactement? Pouvez-vous me donner des détails?

— Très peu. La veille au soir, les deux jeunes gens étaient là. La nièce habitait la villa, l'autre vit à Paris. L'oncle était normal. Il ne se plaignait de rien. Et puis, quelques heures plus tard, la constatation. Le docteur de famille m'a dit que le corps était déjà froid à dix heures du matin. Je pense qu'il a dû mourir au milieu de la nuit.

— Il n'a pas appelé?

— Mais non... Il est passé dans le néant durant son sommeil. Apparence très calme. Le cœur s'est arrêté de battre. Tous les organes sont en parfait état.

— Vous croyez à un empoisonnement? dit tout à coup Ladon.

— Je n'ai pas le droit de dire quoi que ce soit. Je trouve que c'est bizarre, voilà tout. Et je suis venu vous le dire.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse? marmotta l'inspecteur. Personne ne dépose de plainte? Non? Alors, j'ai bien assez de besogne sur les bras, sans aller en chercher en supplément!

L'homme de science connaissait assez Arthème Ladon pour savoir que le mystère l'intriguait, et c'est pourquoi il était venu lui en faire part. Maintenant que sa conscience était soulagée, il se leva d'un air guilleret :

— J'ai accompli mon devoir, articula-t-il. Peut-être serait-il bon d'enquêter discrètement?

Il se frappa le front :

— Je me souviens maintenant que la nièce a fait une vive opposition lorsque j'ai parlé d'autopsie...

— Qu'est-ce que cela prouve? grogna Ladon. Puisque l'opération n'a rien donné! Elle aimait son oncle, cette petite. Vous... vous la soupçonnez?

— Je vous répète que je n'ai rien à dire, insista le médecin.

Il sortit et Ladon haussa les épaules. Quoiqu'il eût affirmé, il n'avait pas grand'chose à faire, les différentes enquêtes qu'il menait suivaient leur cours normal.

L'inspecteur étira son grand corps maigre et ramassa les feuillets sur lesquels il avait fait différentes annotations. Une heure plus tard, il était en route pour Saint-Cloud. Il « allait voir », comme il se le disait à lui-même. Simple curiosité professionnelle.

Les renseignements qu'il recueillit discrètement à droite et à gauche, autour de la villa, en faisant bavarder les gens, ne lui apprirent pas grand'chose qu'il ne connût déjà. Du moins, il sut que Sylviane Leroy avait une excellente réputation.

Il rentra à Paris, faisant la moue. Irait-il enquêter au sujet de Jacques Dufresne? Bah! puisqu'il y était, autant continuer.

Il se présenta comme un ami de province, chez le patron de l'hôtel. Ce dernier lui indiqua le restaurant où il pouvait trouver le jeune homme. Ladon, en s'asseyant au fond de la salle, put constater que Dufresne était en compagnie d'un ami.

Malgré la certitude qu'il avait de ne pouvoir être reconnu, Jack sentit un désagréable frisson le long de son échine. Il n'aimait pas beaucoup la présence de l'inspecteur. Cependant rien ne révéla, dans sa conversation et ses manières, qu'il fût troublé par un incident quelconque.

Peu à peu, il se rasséréna. Un travail rapide se faisait dans son esprit. Incontestablement, Ladon n'était pas là par hasard. La place qu'il avait choisie lui permettait d'observer la table de Jack et Dufresne. Desly avait trop d'expérience pour ne pas comprendre cette manœuvre.

— Surveillerait-il le neveu de Leroy? se demandait-il. Il ne serait pas si bête que j'ai coutume de le dire... Mais qui a bien pu lui mettre la puce à l'oreille?

Quelle que fût la réponse, Jack se rendait compte qu'il lui faudrait disparaître sans délai, sous peine de susciter la curiosité intempestive du policier. Et il y avait trop d'électricité dans l'air entre Jack Desly et Arthème Ladon pour éviter l'orage si jamais l'inspecteur découvrait qui était l'étudiant barbu.

C'était décidé. Il agirait dans la première partie de la nuit. Les habitudes de Dufresne lui étaient connues. Il n'ignorait pas que le neveu du millionnaire ne rentrait qu'à l'aube, après avoir traîné dans les boîtes de Montmartre et de Montparnasse.

Il avait eu l'occasion de pénétrer une fois chez lui et savait de quel côté diriger ses recherches. Une certaine petite armoire de poupée, en acajou, dans le cabinet de toilette. Jacques Dufresne conservait là-dedans toutes sortes d'échantillons assez compromettants.



Le lendemain matin, l'inspecteur Ladon se présentait à nouveau au bureau de l'hôtel. Il avait son air le plus inoffensif.

— Je n'ai pas eu de chance, déclara-t-il. M. Dufresne n'était pas au restaurant hier...

— Ah! s'étonna à juste titre le gros homme qui le reçut, c'est bien la première fois depuis longtemps, alors... Ma foi, poursuivit-il, peut-être aura-t-il été invité ailleurs par M. Dubois!

— M. Dubois? répéta le policier.

— Oui, c'est un de ses amis qui habite ici... Un étudiant en médecine, un garçon très studieux.

Arthème Ladon comprit qu'il s'agissait du commensal de Dufresne. L'hôtelier, assez bavard, ajouta :

— C'est curieux, on dit toujours qui se ressemble s'assemble, mais ces deux-là, c'est tout l'opposé l'un de l'autre. M. Dufresne sort la nuit et ne rentre que dans la matinée. M. Dubois, lui, s'en va de bonne heure et ne revient que le soir...

Arthème Ladon laissait parler et n'écoutait qu'à moitié. Il lui semblait qu'il venait d'être doué, tout à coup, d'un don de double vue. Depuis la veille, quelque chose de confus s'agitait en lui, sans qu'il sût dire quoi. C'était comme le vague relent d'une piste qui flotte par bribes et vient frapper l'odorat d'un chien de chasse.

Le compagnon de Dufresne lui avait donné l'impression d'une silhouette vaguement connue. Et maintenant, cela commençait à se préciser. Ce nom de Dubois, si banal, si conventionnel, lui en rappelait un autre. N'avait-il pas eu déjà l'occasion de rencontrer au cours d'une enquête un certain Durand, étudiant (1) pour les besoins de la cause?

— J'en aurai le cœur net, se promit-il.

Et, tout haut, il demanda si ce M. Dubois se trouvait chez lui.

(1) Voir : « La Confrérie du Scarabée », par le même auteur, dans la même collection, n° 256.

— Mais je viens de vous dire qu'il s'en va de bonne heure le matin! s'exclama l'hôtelier, qui trouvait, à part lui, que ce grand escogriffe n'avait pas l'air très intelligent.

— Ah! bon, je vous remercie, je reviendrai... dit benoîtement Ladon en se dirigeant vers la porte.

— Ce n'était pas M. Dufresne que vous vouliez voir?

— Oh! puisqu'il dort, ne le dérangez pas... se hâta de bredouiller l'inspecteur. Ne lui dites rien surtout, c'est une surprise.

Le soir, Ladon apprit que l'étudiant n'était pas rentré à l'heure habituelle. L'hôtelier en était très étonné, mais le policier beaucoup moins, car il avait eu le temps, dans la journée, de cristalliser ses soupçons. Il était maintenant à peu près convaincu que Jack Desly était mêlé à l'affaire.

Non pas que le maître cambrioleur eût pris une part quelconque à la mort d'Achille Leroy. L'inspecteur savait de longue date que son ennemi était incapable d'un crime.

Mais dans son esprit, sans qu'il sût encore comment Jack était entré en contact avec Dufresne, il nourrissait l'idée qu'une vaste escroquerie se préparait contre l'héritier.

Maintenant, le cas l'intéressait tout à fait.

Il se garderait soigneusement de susciter la défiance de Jack Desly. Il éviterait de laisser voir à ce dernier qu'il était en chasse. Peut-être réussirait-il enfin à pincer l'insaisissable? Mais auparavant, il lui fallait acquérir une preuve tangible qu'il ne se trompait pas.

Lorsqu'il comprit que l'étudiant en médecine ne se représenterait plus à l'hôtel, il décida d'aborder Dufresne et de lui révéler sa qualité d'inspecteur de police.

— Je serais désireux, expliqua-t-il, d'avoir quelques renseignements sur votre ami, M. Dubois...

— Oh! ce n'était pas un ami, à proprement parler, dit le jeune homme, je ne l'ai connu que relativement peu.

— Mais vous le reverrez, assura Ladon. Et je vous

serai obligé de me prévenir dès qu'il reparaitra. C'est un personnage qui... que... hem! bref, je m'intéresse particulièrement à lui et je serais heureux de l'interroger.

— C'est entendu, monsieur Ladon, promet Dufresne, interloqué.



Contrairement aux espérances du policier, Jack Desly ne devait plus reparaitre aux yeux du cousin de Sylviane, tout au moins sous l'apparence de M. Dubois. Le maître de Nan-Dhuoc avait entièrement réussi cette première partie de ses projets.

Lors de sa petite perquisition privée chez Dufresne, il avait pu, sans aucune peine, ouvrir la fameuse armoire d'acajou et avait constaté la présence de petites fioles, de boîtes de poudre suspecte, et aussi de petites pilules faciles à dissoudre ainsi qu'il en acquit la preuve un peu plus tard.

Toutes les étiquettes indiquaient des produits toxiques et il était ajouté : « A manipuler avec la plus grande prudence. » Jack se garda d'en dérober la moindre parcelle, comprenant que si Dufresne remarquait le passage d'un inconnu, il aurait toutes raisons pour s'alarmer et faire disparaître cet arsenal scientifique compromettant. La constatation lui suffisait amplement.

Ce fut donc après cette visite qu'il sortit assez tôt le lendemain matin. Quelques heures plus tard, Arthème Ladon se présentait pour apprendre ce que l'on sait.

Jack Desly se trouvait déjà dans son appartement en prévision de la possibilité d'un appel téléphonique de Sylviane. Il savait que la levée des scellés aurait lieu ce jour-là et que, selon toutes probabilités, le notaire emporterait les documents chez lui en attendant de réunir les héritiers présumés, dans son étude.

Rien ne vint. Il présuma que tout s'était passé sans incident.

Le soir, pendant que Ladon décidait de parler à Jacques Dufresne pour le mettre en garde contre le

mystérieux Dubois, Jack Desly, en compagnie de Nan-Dhuoc, mettait la dernière main à la préparation des ingrédients qui allaient le transformer une nouvelle fois pour les vingt-quatre heures à venir.

— Il faut que j'aie le teint assez bronzé, spécifiait-il, je suis censé rentrer des pays chauds...

L'Annamite étendit habilement sur tout le corps sans exception une couche de mixture qui donna l'apparence désirée. Soigneux comme à l'habitude, dans ces travestissements, Jack ne se contentait pas de se bronzer les mains et le visage. On ne savait jamais...

Les différents postiches furent vérifiés et mis au point. Puis ce fut le tour des vêtements que porterait le jeune homme, devenu, pour une journée, un quinquagénaire au verbe fort et autoritaire, comme il convient pour quelqu'un qui a passé de longues années à commander à des nègres.

Lorsque Jack quitta son domicile le jour suivant, on eût juré qu'il rentrait en droite ligne du Gabon ou de la Côte d'Ivoire. Et quiconque avait connu Achille Leroy aurait trouvé une curieuse ressemblance de famille entre ce bonhomme, beaucoup plus petit, mais tout aussi corpulent, et celui qui venait d'être inhumé au cimetière de Saint-Cloud.

CHAPITRE VIII

UN JOLI TOUR DE PASSE-PASSE

M^e Ribadeau se trouvait dans son beau cabinet tout tendu de cuir vert quand on vint lui apporter une carte de visite qu'il examina avec une vive surprise.

Celle-ci portait en fines lettres gravées : « Oscar Leroy », et le notaire était amusé par la coïncidence du nom avec celui du millionnaire décédé dont il avait à régler la succession.

Il vit entrer un personnage assez solennel qui le

salua cérémonieusement et s'assit dans le fauteuil désigné aussitôt.

— Je viens vous voir, Maître, au sujet du testament de mon frère... Il est entre vos mains, je crois?

— Votre frère? Vous êtes le frère d'Achille Leroy?

— J'ai cet honneur, articula l'homme au visage basané. Je suis, ou plutôt — il étouffa un soupir — j'étais son cadet. Je reste le seul survivant de la famille... de la famille directe s'entend.

M^e Ribadeau assujettit ses lunettes d'écaille.

— Je ne savais pas qu'il y eût d'autres membres que M^{lle} Sylviane Leroy...

— La chère petite!

— ...Et M. Jacques Dufresne...

— Le brave garçon!

— Aussi, poursuivit le tabellion, vous comprenez mon étonnement, ma surprise d'apprendre que...

— Oh! je comprends admirablement, maître Ribadeau, assura le visiteur. Je suis un vieux colonial. Il y a vingt ans que je me suis installé en Afrique. Je n'avais pas de relations épistolaires avec mon frère... Oui, je suis d'un tempérament assez, comment dirais-je? assez entier, et je n'ai jamais accepté que sous prétexte de conseils, on me dictât ma conduite... Alors, je ne correspondais pas avec mon aîné. Mais précisément, ces temps derniers, j'avais décidé de reprendre mes relations avec lui. Je voulais faire connaissance de notre neveu, de notre nièce. Je suis arrivé ce matin pour apprendre la triste nouvelle...

Le pseudo Oscar Leroy tira un énorme mouchoir de sa poche et renifla bruyamment. Il se reprit et s'excusa. Le notaire, habitué aux chagrins de famille, l'assura que ce mouvement était bien naturel. Il enchaîna :

— Et... en quoi puis-je vous être utile, monsieur Leroy?

— C'est Jacques qui m'a donné votre adresse, déclara le « colonial » enchanté de cette occasion de jouer un petit tour à ce personnage antipathique. Il m'a dit que le testament de mon frère était entre vos mains et je...

— En effet, c'est exact, interrompit le notaire qui sonna un clerc et ordonna qu'on lui apportât le dossier Achille Leroy.

Jack Desly revit, non sans un curieux sentiment, la cassette d'acier dont l'officier ministériel souleva le couvercle. M^e Ribadeau exhiba l'enveloppe cachetée :

— Voici, dit-il. Vous remarquerez qu'il n'y a aucune suscription, ce qui m'a semblé bizarre...

— Oui. D'habitude on indique : « Ceci est mon testament », n'est-ce pas... C'est ce que j'ai fait moi-même pour le mien...

— Je présume que feu M. votre frère avait l'intention d'ajouter cette mention, mais il a été surpris par une mort si brusque.

Tout en parlant, le notaire remit l'enveloppe dans le coffret qu'il laissa ouvert sur son bureau. Son visiteur avait approché son fauteuil vers le coin. Sans quitter son apparence de naturel, Jack s'approchait de plus en plus de la corbeille à papiers qu'il cherchait des yeux depuis un moment et qu'il venait enfin de repérer à sa droite.

Il tira de sa poche un étui à cigares, tout en écoutant.

— Je pense que vous avez apporté avec vous tous les papiers justificatifs de votre identité, articula le notaire avec une nuance d'embarras. Non pas, dit-il avec onctuosité, que je doute, cher monsieur, mais la loi, n'est-ce pas...

— Ma foi, répondit Oscar Leroy avec un sourire béat, je n'y ai pas pensé, figurez-vous ! Tout cela est dans mes bagages à l'hôtel. Mais soyez tranquille, je les aurai demain matin...

— J'en serai ravi, car je ne puis vous convoquer sans avoir vu ces pièces officielles...

— Certainement, certainement... Un cigare, Maître Ribadeau ?

Le notaire accepta. Jack frotta une allumette, l'ap procha du rouleau de tabac que son vis-à-vis tenait à la bouche, prit son temps pour enflammer son propre cigare et secoua vivement la main avec une exclamation :

— Sapristi! Je me suis brûlé le doigt!

L'allumette était tombée dans la corbeille à papiers, hors de la vue du notaire. C'était exactement ce que voulait Jack. Une fumée s'éleva, une petite flamme courut et il s'exclama :

— Mais j'ai mis le feu chez vous! Je suis impardonnable!

Le sang de M^e Ribadeau ne fit qu'un tour. Il sauta hors de son fauteuil comme un diable qui jaillit d'une boîte, galopa autour du bureau avec une agilité invraisemblable et emporta la corbeille qu'il jeta à la volée dans le bureau des clercs :

— Vitel! De l'eau! Eteignez cela!

Au moment même où le naïf tabellion lui tournait le dos — quelques secondes à peine — Jack avait remplacé l'enveloppe qui se trouvait dans la cassette par celle qu'il tenait cachée sous son veston depuis son arrivée. Le tour était joué. Sylviane Leroy redevenait l'héritière légitime. Jack Desly avait réparé.

Il n'avait plus rien à faire chez M^e Ribadeau et se leva avec une abondance d'excuses que l'autre n'écou-
tait même pas, dans son émotion d'avoir failli assister à l'embrasement de son beau tapis de Chiraz dont il était si fier.

— A demain matin, promit Oscar Leroy, sur le pas de la porte.

Est-il utile de dire que le notaire l'attendit vainement?

Quand M^e Ribadeau se décida à demander des explications à Jacques Dufresne, ce fut un beau quiproquo durant lequel chacun se demanda si l'autre ne se moquait pas de lui...



Arthème Ladon vit entrer dans son bureau un personnage qu'il reconnut sans peine. Le neveu d'Achille Leroy.

— Vous venez m'annoncer que vous avez revu l'étudiant en médecine? Vous auriez dû me téléphoner! Je serais venu sur-le-champ.

Jacques Dufresne secoua la tête.

— Non. Je désirerais voir tirer au clair une chose que je ne comprends pas...

Il narra l'aventure du notaire dans tous ses détails.

— Je n'ai jamais connu de frère à mon oncle, ajouta-t-il, pour la bonne raison qu'il était fils unique. Il s'agit donc d'un imposteur qui, du reste, s'est bien gardé de reparaitre.

— Alors, cela n'a plus d'importance puisqu'il ne sera pas là pour réclamer une part de l'héritage.

— Non. Evidemment. Mais... — Dufresne pesa ses mots car il allait risquer une grosse partie, à laquelle il avait mûrement réfléchi depuis vingt-quatre heures — je trouve que la mort de mon oncle et les événements qui viennent de se succéder forment une série de faits singuliers qu'il serait bon d'étudier...

Il tira un papier froissé de sa poche.

— Voici — il tendit la feuille — un pneumatique adressé à mon oncle le matin même où il a été trouvé sans vie. Ce pneu a été ouvert par ma cousine qui s'est gardée de m'en parler. J'avais pourtant le droit, tout autant qu'elle, d'en prendre connaissance...

Ladon parcourut le texte d'un regard rapide.

— Il y est question de ses intérêts, remarqua-t-il.

— Oui. C'est déjà bizarre. Mais ce qui l'est davantage, comme vous allez le constater, c'est qu'elle est allée au rendez-vous de ce M. Vermandois et semblait bien le connaître...

— Comment savez-vous tout cela?

— Je l'ai surveillée, dit crûment Jacques. Je voulais savoir où elle se rendait l'après-midi même du décès de notre parent.

— C'est elle qui vous a confié le pneumatique?

— Mais non. Je l'ai trouvé sur le parquet dans un couloir de la villa. Je croyais vous avoir dit qu'elle se cachait de moi.

— Continuez, marmonna Ladon. Je ne m'en souvenais plus.

— Dès qu'elle s'est aperçue que je l'avais suivie, elle s'est empressée de disparaître en compagnie de cet homme. Ils ont sauté dans un taxi et, naturellement, je n'ai pu savoir où ils allaient.

— Comment est-il, ce monsieur ?

Dufresne rassembla ses souvenirs. Cette description ne fut d'aucune utilité à l'inspecteur. Jacques dit encore :

— Après ces événements, voici l'histoire de ce pseudo-frère. En vérité, je commence à me demander si...

Il s'arrêta, épiant le visage long et lugubre de l'inspecteur. Celui-ci se pinçait vigoureusement le bout du nez.

— Allez-y ! s'exclama Ladon. Dites votre pensée.

— Non, murmura Jacques. Ce serait trop horrible. Mais je ne sais plus quoi décider. Qu'est-ce que ce M. Vermandois complotait de connivence avec ma cousine ? Car, pour moi, elle a dû courir le prévenir que... que l'oncle était mort... et que...

— Vous voulez me donner à comprendre, dit posément Ladon, que M^{me} Sylviane Leroy est pour quelque chose dans la disparition brutale du vieillard. Mais pourquoi aurait-elle fait cela ?

— Je... je n'ai rien affirmé, balbutia Jacques, secrètement heureux d'avoir enfin amené l'inspecteur à ses vues, mais... l'héritage est important, n'est-ce pas...

Arthème Ladon se leva pour signifier que l'entretien était terminé. Il fit un mouvement bref de la tête pour saluer son visiteur.

Quand l'homme fut parti, il récapitula les faits.

— Le médecin légiste m'avait déjà parlé d'une attitude suspecte de cette personne. Il y a, comme ça, des visages d'anges qui cachent des âmes démoniaques. La Brinvilliers était une empoisonneuse aussi féroce qu'elle était jolie...

Très satisfait de cette réminiscence historique, le policier se mit à sucer des pastilles de chlorate pour trouver l'inspiration. Mais il ne réussit qu'à se donner des brûlures d'estomac.

Jacques Dufresne était dans un état d'agitation permanente. Il savait que la version donnée à l'inspecteur Ladon ne représentait nullement la vérité — et pour cause — mais il sentait rôder une menace

autour de lui et n'avait qu'une hâte : la lecture du testament, qui lui permettrait enfin de respirer.

Il lui avait fallu l'affirmation réitérée de M^r Ribadeau pour admettre que le visiteur suspect de l'autre jour n'avait pas subtilisé l'enveloppe aux cinq cachets :

— Puisque je vous dis que je l'ai enfermée moi-même dans le coffret ! hurla le notaire exaspéré.

Comprenant aussitôt son imprudence de tant insister, Dufresne s'était empressé de murmurer :

— C'est parce que, grâce à ce document, il n'y aura nulle contestation entre ma cousine et moi... Je présume que nous partageons l'héritage... ajouta-t-il, avec une perfide habileté.

CHAPITRE IX

NUAGES MENAÇANTS

Trois jours ne s'étaient pas écoulés depuis l'ouverture du testament qui faisait de Sylviane Leroy la légataire universelle de son oncle. Jacques Dufresne avait reçu un véritable coup de massue. Les explications demandées avec fureur au père Yabok n'avaient abouti à rien.

Le vieil usurier était aussi anéanti que lui. Tous ses espoirs s'envolaient. Adieu la créance mirifique ! Et pourtant, il avait vu, de ses propres yeux vu, le testament entre les mains de Jack Desly, ce qui prouvait que ce document avait été subtilisé dans le coffre-fort du millionnaire.

Alors ? Le neveu était affolé. Les événements qui lui avaient été si favorables se tournaient contre lui. Yabok lui conseilla une nouvelle tactique :

— Le fait qu'elle hérite va vous donner une arme...

— Une arme ? Quelle arme ?

— Songez, dit le vieux gredin, que la mort subite du testateur ne profite qu'à elle seule, en somme...

Les deux hommes se regardèrent et la même hideuse combinaison leur apparut, clairement. En quittant son complice, Jacques Dufresne s'en fut tout droit chez l'inspecteur Ladon.

Et c'est pourquoi Sylviane se trouvait présentement chez le policier, vingt-quatre heures après cette conversation. Le visage maigre et dur de Ladon avait son expression d'épervier des mauvais jours. Il interrogeait avec sécheresse.

— Mademoiselle... On m'a signalé la manière suspecte dont votre oncle est mort et je me suis permis de vous convoquer, ainsi que je l'ai fait du reste pour votre cousin, afin de vous demander quelques détails...

— Monsieur! Je n'ai rien à dire... Je ne comprends pas...

Après avoir subi le feu de questions insidieuses pendant deux grandes heures, la jeune fille quitta la Sûreté nationale, le cœur affreusement serré. Elle se rendait compte qu'une suspicion planait sur elle. Comment se défendre? Elle avait été constamment auprès de son oncle et si quelqu'un avait eu toutes facilités pour commettre un crime, ce ne pouvait être son cousin.

Mais elle ne songeait même pas à lui. Dans sa générosité spontanée, elle lui avait offert une part de la fortune qui lui tombait du ciel. Elle avait eu des mots affectueux pour panser la cruelle désillusion.

Désemparée, la gorge remplie de sanglots contenus, elle songea soudain, dans la rue, à son étrange et mystérieux protecteur. Oui, il fallait lui téléphoner, lui demander conseil.

À peine avait-elle disparu dans la cabine téléphonique que l'employée qui lui avait donné la communication vit se dresser devant elle une silhouette déguingandée. Sylviane sortie, Ladon s'était jeté sur ses traces.

— Vite, mademoiselle... Police, — il montra son insigne d'inspecteur, — je veux écouter ce que dit cette personne...

Il se heurta à un refus poli mais ferme.

— Impossible, monsieur, à moins d'un ordre spécial

de mes supérieurs, je dois assurer le secret des communications...

Cependant, à force d'insistance, il put obtenir la révélation du numéro qu'elle avait demandé. La fonctionnaire ajouta :

— Je crois l'avoir entendu parler à un M. Vermandois. C'est tout ce qu'il m'est possible de vous dire...

Cela suffisait amplement à Ladon. Un sourire redoutable avait découvert ses longues dents jaunes. Ce numéro d'appel, il ne le connaissait que trop ! Le numéro de son ennemi, le maître cambrioleur Jack Desly...

Il s'en retourna épanoui de cette découverte. Enfin, deux chaînons soudés ensemble. Sylviane Leroy était en relations avec Jack Desly et c'était ce dernier qui se faisait appeler Vermandois.

— Il est écrit que je trouverai cet individu dans chaque affaire mystérieuse dont j'ai à m'occuper !

La culpabilité de la nièce devenait plus précise à ses yeux. Il ne doutait plus que Jack eût aidé M^{me} Leroy à conquérir l'héritage. A proprement parler, la chose était parfaitement exacte, seulement Arthème Ladon se bâtissait une théorie personnelle pour expliquer comment Desly y était parvenu.

— Je ne vois pas encore très bien ce qu'il a fait pour elle, marmonna-t-il, mais il me l'expliquera lui-même. Car je vais de ce pas me rendre chez lui et...

Il s'interrompit. Non. Il valait mieux faire venir Jack à son bureau. Mais comment s'y prendre ? Au reçu de la convocation, l'insaisissable s'empresserait de se mettre en sécurité.

— Pas si naïf ! grogna Ladon. Il faut que j'aille le chercher, et il me suivra de gré ou de force. J'ai toujours là, dans ma poche, le mandat d'amener en blanc que j'ai réservé pour lui, et, ma foi, je suis bien tenté de le remplir...

Ladon décida d'agir à la première heure, le lendemain matin. La loi n'autorise pas d'arrestations à domicile, à moins de flagrant délit, avant la lumière du jour. Les nuits d'hiver sont particulièrement lou-

gues, mais il allait veiller à ce que l'oiseau ne s'échappât du nid.

Deux de ses collaborateurs les plus sûrs furent détachés en permanence pour surveiller les abords de la maison. Si jamais Jack cherchait à fuir, il serait immédiatement cueilli.

— Je vous rejoindrai quelques minutes avant l'heure légale, précisa-t-il, et nous entrerons à trois. Je paie des nêfles s'il me file entre les doigts.

Les subordonnés de Ladon prirent leur faction une demi-heure plus tard. Une petite pluie fine et impalpable s'était mise à tomber. La rue était triste dans cette solitude. Rien que le miroitement du macadam sous les lampadaires électriques et ces deux hommes, collet relevé, abrités sous un porche...

Jack avait été indigné par la brutalité de Ladon, dans ses paroles vis-à-vis de Sylviane. La jeune fille lui avait conté tout au long l'interrogatoire qu'il lui avait fallu subir.

Après avoir fait de son mieux pour la réconforter, il avait raccroché et donné un coup de poing sur le guéridon, faisant accourir Nan-Dhuoc.

— Quand je pense que cet âne bête d'inspecteur se trompe une fois de plus, comme d'habitude, cela me fait bouillir!

— Oh! vous réparer tout ça, Maître! murmura l'Annamite avec un sourire de confiance.

— Bien sûr! Heureusement pour la société que je suis là pour rectifier les maladresses de la police! répliqua Jack, égayé un instant par cette affirmation qui ne manquait pas d'humour. Il n'était donc pas seulement, se dit-il, un as de la soustraction, mais encore un redresseur de torts...

— Va me chercher l'auto au garage, ordonna-t-il.

L'absence de Nan-Dhuoc fut bien courte. Il s'en étonna en entendant rentrer l'Annamite. L'explication fut immédiate. A peine le serviteur était-il sorti que deux hommes lui avaient barré le chemin. Il avait fait demi-tour vivement sans les attendre et avait littéralement plongé dans le corridor.

— Eux police, Maître!...

— Ah! Ladon me fait surveiller? Charmant! ricana Jack avec amertume. Je suis cloué ici. Ça, par exemple!

Il tourna dans son studio comme un fauve en cage; il serrait les poings, il bouillait.

— Je veux sortir, il faut que je sorte! gronda-t-il. J'ai une besogne à terminer cette nuit même...

La présence des deux policiers était d'une signification transparente pour lui. Sans doute, Ladon avait-il suivi la jeune fille et surpris son appel téléphonique.

— Evidemment, je ne pourrai plus faire un pas sans être filé.

Il n'imaginait pas que la situation pût être plus grave encore. Mais eût-elle été désespérée, que cela ne changerait rien à ses projets. Il fallait qu'il sortit, coûte que coûte, et, ce qui était plus délicat, qu'il fût libre d'agir.

Comment filer au nez et à la barbe de ses surveillants?

Dehors, sous la pluie qui tombait plus drue, maintenant, les deux envoyés de Ladon fumaient des cigarettes, en ne quittant pas des yeux les persiennes du rez-de-chaussée au travers desquelles passaient des rais de lumière, indiquant la présence de Jack.

Les heures s'écoulèrent... Minuit sonna quelque part... Puis la demie... Les policiers étaient allés, à tour de rôle, boire un café chaud dans un bar au coin de la rue, avant que celui-ci ne fermât. A présent, il ne restait plus qu'à attendre le lever du jour... Pas avant sept heures et demie, au plus tôt.

— Quelle besogne! Quel sale temps! grogna le premier.

— Chut! fit l'autre... Alertel! Il y a quelqu'un qui sort!

Une ombre venait de se glisser tout doucement au dehors et se préparait à se faufiler le long des maisons. En un clin d'œil, les deux policiers furent sur l'homme.

Le plus râblé des inspecteurs le saisit rudement par le poignet et gouailla :

— Hep!... Pas si vite! On a deux mots à vous dire!

Le second braqua une lampe électrique. Sous la lumière, on vit le visage effaré aux yeux bridés et papillottants d'un Asiatique.

— Vous laisser moi... Ou moi appeler police!

Ils éclatèrent d'un rire lourd.

— La police? Eh! face de citron, c'est nous la police! Où vas-tu? Hein?... Réponds...

— Moi aller voir petite amie, balbutia l'homme.

— Eh ben! j'espère que ce n'est pas une blanche! railla l'un des policiers.

— Non, non, jolie Annamite... Laissez-moi...

L'inspecteur libéra le bras qu'il tenait et haussa les épaules.

— Ton maître est toujours chez lui?

— Oui, oui... Lui dormir, lui donné permission à Nan-Dhuoc.

— Allez... File... On t'a assez vu...

Les deux hommes le regardèrent disparaître de son petit pas sautillant et rirent encore, puis la faction morne reprit.

A sept heures vingt-cinq, Arthème Ladon apparut, les yeux emplis d'un éclat triomphal.

— Rien de neuf?

— Non, patron... Il est là, nous en sommes sûrs...

— Bon... Entrons... Et restez derrière moi... S'il résiste, vous lui sautez dessus pendant que je lui passe les menottes.

Au coup de sonnette, on entendit un pas derrière la porte. Celle-ci s'ouvrit. Les compagnons de Ladon restèrent comme foudroyés. Devant eux, le visage du domestique jaune.

— Par où est-il rentré celui-là?

— Hein? quoi? demanda Ladon, soudainement inquiet.

Il se jeta dans l'appartement. Convaincu de l'absence de celui qu'il cherchait, il revint la bouche tordue de rage.

— Espèces de crétins que vous êtes! rugit-il, après avoir entendu les explications de ses subalternes, vous avez laissé filer Jack Desly sous un déguisement!

Et le véritable Nan-Dhuoc ponctua de sa voix aigrette :

— Mon maître donner rendez-vous inspecteur Ladon chez Sûreté nationale pour midi juste...

CHAPITRE X

A CHACUN SELON SES MÉRITES

Pendant que les deux subalternes d'Arthème Ladon se faisaient berner de cette manière, Jacques Dufresne, attablé dans une boîte de nuit de Montparnasse, écoutait distraitemment les sonorités d'une czarda hongroise jouée par un orchestre tzigane. Il songeait à la dernière carte qu'il jouait pour reconquérir la fortune et, par moments, son visage se crispait. Tant pis pour Sylviane. La possession de cet or était une question trop vitale pour lui.

Le maître d'hôtel vint l'avertir qu'un Jaune le demandait, à la porte. Message confidentiel et très urgent.

Jack Desly — puisque nous savons que c'était noire héros — connaissait l'endroit favori que hantait le fétard. Il l'avait appris sans peine, sous le travestissement de Dubois.

Dufresne se leva et traversa la salle. L'homme attendait sous la pluie. Il portait un chapeau mou rabattu sur les yeux et une gabardine ruisselante.

— Moi venir de la part Yabok...

— Qu'est-ce qu'il veut, le père Yabok?

Le Jaune jeta un regard méfiant autour de lui et grimaça :

— Danger... Vous fuir Paris...

Dufresne blêmit. Il pressa l'autre pour des explications.

— Moi pas pouvoir parler ici, déclara le pseudo-messager.

Sur un signe, le portier appela un taxi. Les deux hommes montèrent à l'intérieur.

— Père Yabok dit comme ça, vous découvrez...

— Quoi? Qu'est-ce qui est découvert? gronda Jacques Dufresne rempli d'inquiétude.

— Un détective travaille sur l'affaire... Lui s'appeler Vermandois, murmura le porteur de mauvaises nouvelles. Lui savoir beaucoup... Poison... Faux testament... Alors Yabok dire à moi chercher cette nuit Jacques Dufresne, lui faire description et donner gratification pour prévenir...

L'explication épouvantait le neveu de Leroy, qui ne doutait pas un instant de sa véracité. Comment ce Jaune aurait-il pu connaître tout ce qu'il débitait s'il n'avait pas été mis au courant par quelqu'un? L'existence de Vermandois, la question de l'empoisonnement de l'oncle, tout enfin!...

Ils arrivèrent à l'hôtel de la rue de l'Ecole-de-Médecine. Sur le seuil, Dufresne pensa que son compagnon allait le quitter, mais celui-ci grimaça un sourire :

— Moi chargé donner quelque chose à vous, là-haut, dans votre chambre... Vous donner reçu...

Une brève hésitation, puis le jeune homme se décida :

— Bien... Monte... Mais tâche de ne pas te faire voir...

Il aida le faux Annamite à passer le corridor, servant, sans s'en douter, les desseins de Jack d'une façon parfaite. Ce dernier monta silencieusement et suivit le cousin de Sylviane dans la pièce. Déjà, Dufresne vidait son armoire et empilait du linge pêle-mêle dans une valise.

Le Jaune était resté debout près de la porte. Durant les quelques brefs instants où l'autre lui tournait le dos, il avait déroulé une fine cordelette d'une solidité à toute épreuve qu'il cacha derrière son dos.

Dufresne acheva de boucler la valise. Il grogna :

— Eh bien!... Qu'est-ce que tu as à me donner?

— Ça!... répondit brusquement Jack.

D'un bond de félin il se jeta sur l'adversaire qui,

surpris par cette attaque inattendue, roula sur le sol. Dufresne était plus grand et plus lourd, mais il ne pouvait rien contre les muscles d'acier et l'agilité supérieurement entraînée de Desly.

Ils luttèrent farouchement, parmi des grondements de rage et des « han ! » de plus en plus essoufflés de Dufresne qui cherchait à se redresser, mais en vain.

— Si tu appelles, prévint Jack, tu es perdu encore plus sûrement !

Réduit à l'impuissance, les bras liés au dos, Dufresne gisait à terre. Il considérait celui qui l'avait attaqué avec une expression hébétée. Qui était cet Annamite qui, maintenant, parlait comme un véritable Parisien ?

— Ecoute bien, dit Jack en se penchant. Je t'accorde une seule chance de sortie. Mais à une condition. C'est que tu me signeras une déclaration par laquelle tu reconnais avoir empoisonné ton oncle... Compris?...

— Jamais ! C'est faux ! C'est un infâme chantage !

Jack haussa les épaules et murmura :

— Comme tu voudras, mon garçon. Mais saches que demain, l'inspecteur Ladon viendra te cueillir et il faudra bien expliquer ce que font tous ces poisons dans ta petite armoire d'acajou ! Il faudra bien que tu expliques aussi que ce n'est pas toi qui as jeté une petite pilule dans le verre de ton oncle le soir où tu as diné chez lui, de manière à causer sa mort pour les heures à suivre... Il faudra encore expliquer tes petites accointances avec le père Yabok et l'offre de substituer un faux testament à...

— Assez ! Assez ! gémit Dufresne.

— Es-tu prêt à signer la confession demandée ?

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Vermandois, le protecteur de Sylviane...

— Ah ! maudit policier !...

Dufresne se débattit dans ses liens, mais c'était inutile. Desly s'y entendait remarquablement pour ligoter quelqu'un.

— Je te donne ma parole, articula lentement Jack, que si tu me donnes le document qui servira à inno-

center ta cousine, je te laisse filer à l'étranger... Marché conclu?

— Qu'est-ce qui me garantit que...

— C'est à prendre ou à laisser. Il ne faut pas juger tout le monde sur ton modèle, assassin, empoisonneur! martela Desly.

— J'accepte, dit sourdement le vaincu.

Son adversaire lui délia le bras droit et dicta les termes de l'aveu qu'il exigeait. Une fois le papier signé et en poche, il libéra Dufresne du reste des liens. Mais à peine le félon se sentit-il dégagé qu'il fit mine de se jeter à l'attaque.

Un revolver apparut dans la main de Jack. Un mouvement suspect et l'autre était assuré de recevoir une balle. Dufresne comprit qu'il était définitivement le moins fort.

— Quoique tu aies essayé une trahison de plus, prononça Jack, je tiendrai parole. Tu peux fuir pendant qu'il est encore temps...

D'un mouvement rapide, il ouvrit la porte et disparut dans le couloir. Dufresne se précipita derrière lui. Le Jaune avait disparu comme par enchantement. Plus personne, ni dans le corridor, ni même dans la rue.

Jack avait tout simplement gagné la chambre sur le même palier qu'il avait louée sous le nom de Dubois et dont il possédait la clef. Il se démaquilla tranquillement, reprit son aspect normal et se coucha. Vers onze heures du matin, profitant de ce que le patron de l'hôtel était hors de son bureau, il put se glisser dans la rue sans être remarqué.

— Le dénommé Dufresne doit rouler vers la frontière, se dit-il. Voyons... Pour quelle heure est mon rendez-vous avec Ladon?

Il consulta son calepin et approuva de la tête :

— J'ai le temps de prendre un excellent café au lait avec des croissants.



Sylviane Leroy était radieuse. Elle avait reçu la

visite de l'inspecteur Arthème Ladon qui lui avait présenté ses excuses. Le cauchemar avait été bref, heureusement.

— Non, je ne porte pas plainte, dit-elle. Je ne veux pas agiter de boue autour de la disparition de mon oncle. Puisque Jacques Dufresne a pris la fuite, je n'ai plus rien à craindre de lui...

Un autre personnage s'était également présenté un peu plus tard à la villa de Saint-Cloud. C'était Jack Desly. La jeune fille l'accueillit avec une gratitude émue.

— Comment pourrai-je vous remercier de ce que vous avez fait pour moi? murmura-t-elle.

Il s'exclama d'un air surpris, en souriant :

— Mais, ma chère amie, je n'ai fait que m'acquitter d'une dette! Si vous aviez eu l'idée, certain soir de rencontre, alors que je me prélassais dans une penderie délicieusement parfumée, d'appeler à l'aide, je ne serais pas ici, aujourd'hui, à recevoir la charmante expression de vos sentiments!

Elle ne répondit pas, mais lui tendit les deux mains. Il s'inclina, prit la main droite et déposa un baiser sur la peau de satin.

— Tout est bien qui finit bien, ajouta-t-il. Les dernières volontés d'Achille Leroy ont été respectées intégralement.

Il resta pensif quelques secondes, puis son visage exprima un soudain embarras.

— Mademoiselle Sylviane, s'exclama-t-il, je suis impardonnable. Je me souviens brusquement que...

Il baissa la voix, et poursuivit :

— Que j'avais trouvé, le fameux soir, une autre enveloppe dans le coffret de votre oncle. Je l'avais totalement oubliée dans la multiplicité de tous ces événements. Elle vous appartient également, comme tout ce qui venait de lui...

Il conta l'incident. Il décrivit le contenu de cette enveloppe :

— Une série de chiffres, de nombres, de mots hétéroclites...

— Je ne sais pas du tout ce que cela peut être, dit-elle.

— Je vous l'apporterai, promit-il, et nous l'étudierons ensemble si vous le voulez bien.

Le document se trouvait toujours dans le sous-main de cuir de Russie. Jack Desly tint sa promesse et le remit à sa propriétaire légitime. Ils n'en purent rien tirer ni l'un ni l'autre, durant quelques jours. Jack ne se doutait pas qu'il allait être le héros d'une nouvelle passionnante aventure.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

La justice triomphe du crime

Roman policier inédit

par PAUL DARGENS

**Vous qui aimez les beaux
romans d'amour, lisez ceux
de la collection**

LE LIVRE ÉPATANT

**paraissant le vendredi
au prix de**

1 fr.

**le roman complet
sous couverture illustrée
en couleurs**

**J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, rue Antoine-Chantin, Paris 14^e.**

Il n'est pas fait d'envol contre remboursement



LISEZ CHAQUE SEMAINE

Nos collections populaires :

« LE LIVRE ÉPATANT » 1 fr.

« LE PETIT LIVRE » 1 fr.

« LE PETIT ROMAN » 0 fr. 50

« LE ROMAN D'AMOUR ILLUSTRÉ » ... 0 fr. 60

**Dans chaque fascicule un roman
complet, présenté sous couverture
illustrée en couleurs.**

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS

9, Rue Antoine-Chantin, Paris 14^e.

**Il n'est pas fait d'envoi
contre remboursement**

L'Imprimerie Moderne, 177 route de Châtillon, Montrouge.
(Made in France)